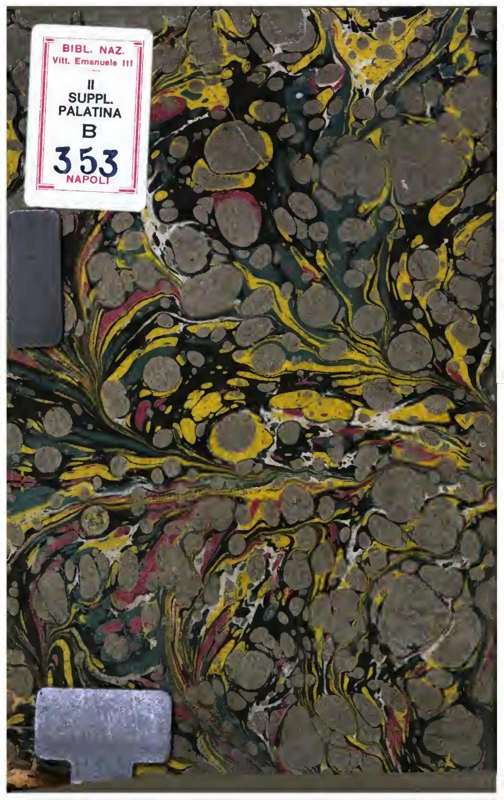
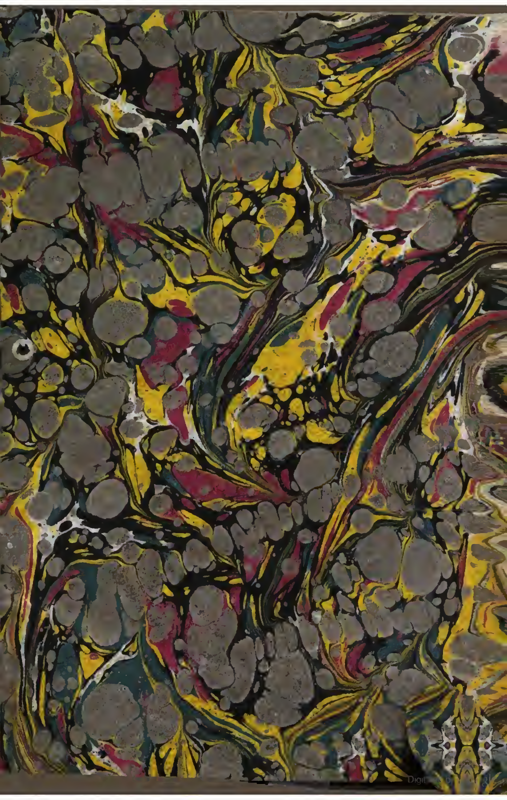



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
353
NAPOLI



AVENTURES

DE

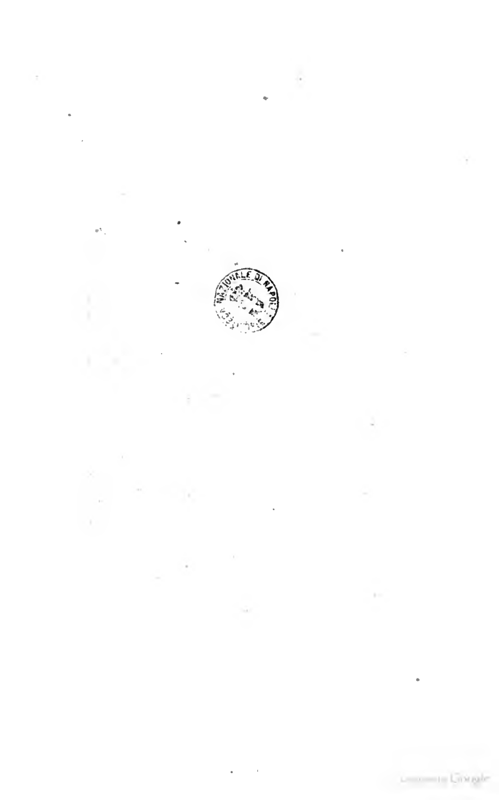
LAZARILLE DE TORMES.

A PARIS,

Chez { CALIXTE VOLLAND, libraire, quai des Augustins, n.° 25.
LEVRAULT, quai Malaquais.

A STRASBOURG,

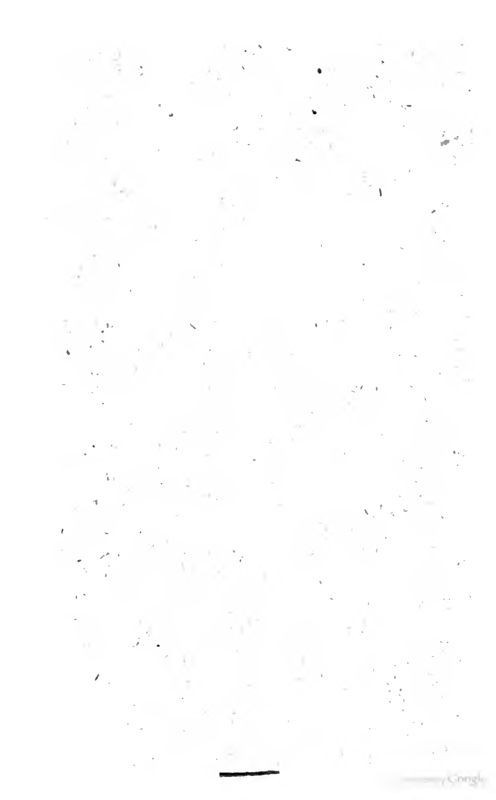
Chez les frères LEVRAULT, libraires, rue des Juifs, n.° 33.





LAZARILLE DE GONZALES,
surnommé de TORMES :
mort hermite le 12 Septembre 1540,
âgé de 39 ans 5 mois 11 jours.

N. Ransonnette fecit



AVENTURES

ET ESPIÈGLERIES

DE

LAZARILLE DE TORMES,

ECRITES PAR LUI-MÊME:

Nouvelle Édition, ornée de quarante figures, dessinées et gravées par N. Ransonnette.

TOME PREMIER.





A PARIS.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

AN IX. — 1801.

PRÉFACE.

Il n'y a pas d'autre auteur des Aventures de Lazarille de Tormes, que Lazarille lui-même, qui en a écrit l'histoire, pour satisfaire à la curiosité d'un de ses amis.

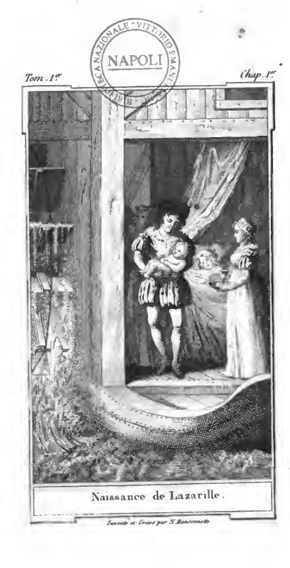
J'offre ici au lecteur une traduction que j'en ai faite sur le véritable original espagnol, et j'ai seulement à lui faire remarquer, pour justifier quelques libertés que je me suis données, que la préface de l'original, aussi bien que la conclusion, semblent avoir été conçues par quelqu'un qui n'était entré ni dans l'esprit, ni dans le sens de l'auteur. J'ai

tâché de réparer ces défauts et quelques autres qui peuvent avoir eu la même cause, et le lecteur peut croire que je l'ai fait sur de bons mémoires. J'aurais volontiers retranché les titres des chapitres, qui m'ont paru supposés aussi, et qui sont d'ailleurs assez mal entendus; mais on a voulu qu'il y en eût, et j'y en ai mis à ma manière. J'en ai usé autrement, à l'égard de la monnaie d'Espagne, qui entre dans la plupart des comptes de Lazarille; j'ai laissé les noms de *réales*, de *maravedis* et de *blanca*, où je les ai trouvés; mais j'ai traduit *blanca*, un blanc, qui était autrefois une monnaie assez com-

mune en France, dont il n'est resté que le nom : et, afin que le lecteur, qui ne sait pas la valeur de ces espèces, ne soit pas embarrassé, et puisse mieux en connaître la valeur, je doïs lui dire ici qu'une réale vaut sept sols six deniers de notre monnaie, ou trente-quatre maravedis; le maravedis fait par conséquent un de nos doubles, et quelque chose de plus : et le *blanca*, que j'ai traduit, blanc, est la moitié d'un maravedis. Si l'on veut enfin considérer qu'il s'agit ici d'un drille qui écrit lui-même ses aventures, et des aventures qui sont assez différentes des nôtres, il ne reste plus rien

à dire sur cette traduction, qui n'est pas d'ailleurs d'assez de conséquence, pour appréhender que quelqu'un s'amuse à la critiquer.

Le lecteur observera aisément que cette édition est faite avec plus de soin que les précédentes, qui sont remplies de fautes d'impression; ce qui a été corrigé, dans celle-ci, avec le plus d'attention qu'il a été possible. Nous n'avons pas osé toucher au style, qui nous a semblé un peu niais : en retranchant quelques répétitions, nous aurions détruit le charme que les amateurs de ces sortes d'ouvrages trouvent dans le langage grossier et énergique du bas peuple.



Naissance de Lazarille.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette





AVENTURES
ET ESPIÈGLERIES
DE
LAZARILLE DE TORMES.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance et parents de Lazarille de Tormes. Amours d'Antoinette Perez, sa mère, avec le Maure Zaïde.

AVANT que de parler des aventures de ma vie, il me faut, ce me semble, commencer par mes parents, ma naissance, mon nom et l'origine d'icelui. Je suis fils de Thomas Gonzales et d'Antoinette Perez, natifs de Téjares, faubourg de Salamanque. On me nomma Lazarille

de Tormes, pour être né sur la rivière de ce nom, comme on le verra par la suite.

Mon père, Dieu lui soit propice! tenait, depuis quinze ans, un moulin sur la rivière de Tormes, où il exerça le métier de meunier expérimenté. Ma mère, enceinte, y étant une nuit, le mal d'enfant lui prit, et la pressa si fort, que, ne pouvant porter plus loin le fardeau, elle y accoucha de moi; de sorte qu'avec justice je me puis dire être né sur ladite rivière.

J'eus à peine atteint l'âge de huit ans, lorsque mon père fut accusé d'avoir donné malicieusement quelques saignées aux sacs de ses chalants. S'étant laissé surprendre, il confessa le tout, et souffrit patiemment le châtiment de la justice; ce qui me fait espérer qu'il est, selon l'Evangile, du nombre des bienheureux en la gloire de Dieu.

En même temps, on leva une armée contre les Maures, dans laquelle mon

père, se trouvant banni de son pays pour les raisons mentionnées ci-dessus, prit parti sous un officier, pour conduire son bagage. Son maître y mourut, et mon père le suivit, en fidèle serviteur, en l'autre monde. Ma mère se trouvant seule, sans mari, support ni appui, résolut d'avoir recours aux gens de bien, et de se conformer à leurs manières de vivre honnêtement. Elle vint, à cette fin, demeurer en la ville, y loua une petite maison, traita quelques écoliers, et blanchit le linge des palefreniers du commandeur de la Madelaine. Fréquentant ainsi les écuries, un Maure qui se mêlait de panser les chevaux, la voyant, lia commerce avec elle, et ma mère, de son côté, en devint bientôt éperdument amoureuse.

Ils furent si bons amis, dans peu de temps, que le Maure venait souvent les soirs chez nous, et ne s'en retournait que les matins. Il y vint aussi quelquefois en plein jour, sous prétexte d'acheter des œufs, quoique nous n'eussions

point de poules, et entrait ainsi aussi librement chez nous que chez lui.

D'abord, cette familiarité ne me plaisait pas du tout; sa couleur noire, jointe à sa pitoyable mine, me fit peur : je le querellais de ce qu'il entrait si librement au logis; mais, apercevant à la fin que ses visites rendaient notre ordinaire meilleur, je m'en accommodais le mieux du monde : en effet, il ne nous venait jamais voir qu'il n'apportât quelque bon morceau de viande. Il nous fournissait de pain, de vin, et même de bois, en hiver.

Il était difficile que ce commerce durât longtemps, sans qu'on s'en aperçût. Ma mère nous fit présent, un beau matin, d'un joli petit maure, que j'eus soin de bercer.

Il me souvient que le nègre voulut un jour se jouer avec mon petit frère; le pauvre enfant nous voyant blancs, ma mère et moi, et son père si noir, s'enfuit vers ma mère; et le montrant au doigt, maman, la bête, disait-il; de

quoi le Maure se mettant à rire, le nomma petit bâtard.

Tout enfant que j'étais, je fis réflexion sur ce que dit mon petit frère, disant en moi-même : ma foi, il y a bien des gens au monde, qui font des reproches aux autres, faute de se connaître eux-mêmes.

Le malheur voulut que le commerce de Zaïde (c'était le nom du Maure) vint aux oreilles de l'intendant de la maison, qui, faisant reflexion sur sa conduite, s'aperçut que mon beau-père dérobait la moitié de l'avoine qu'on lui donnait chaque jour pour les chevaux ; que le son, le bois, les étrilles, les brosses et les couvertures des chevaux, le linge enfin tout s'évanouissait dans l'écurie, sous prétexte d'être perdu ; et que, ne trouvant plus de quoi fournir à l'entretien et à la subsistance de ma mère et de l'enfant, le charitable Maure déferrait même les chevaux, pour en faire de l'argent.

On lui prouva tout ce que je viens de dire, et bien d'autres choses encore, car on m'interrogeait en me menaçant; et la crainte me fit déclarer plus qu'on ne me demandait, jusqu'à avouer même que j'étais allé vendre, par ordre de ma mère, certaine vieille ferrure, que le Maure lui avait donnée.

Mon beau-pere fut fouetté *in formâ amplissimâ*, et on fit défendre à ma mère, sous peine de punition corporelle, de ne mettre plus le pied dans l'hôtel du commandeur, et de ne plus revoir le Maure chez elle.

La pauvre femme ne voulant pas jeter le manche après la coignée, fit de nécessité vertu, et se soumit sans murmure à la cruelle sentence. Mais, afin de se tirer de misère, et de s'ôter d'entre les mauvaises langues, elle changea de quartier, et alla servir ceux de la maison de Salonne, où elle souffrit mille fâcheries et peines, pendant qu'elle acheva de mettre mon petit frère en état de marcher seul : pour

moi j'étais assez grand, pour pouvoir aller chercher du vin et de la chandelle pour les hôtes, et leur rendre d'autres petits services de cette nature, dont je m'acquittais assez exactement.

CHAPITRE II.

Lazarille est mis par sa mère au service d'un Aveugle. Quel homme était cet Aveugle. Les croustilleux tours qu'ils se jouèrent réciproquement.

Un Aveugle vint loger dans cette hôtellerie, et, ayant entendu parler de moi, il jugea que je pourrais être propre à le conduire. Il me demanda donc à ma mère, laquelle ne se faisant pas beaucoup prier, me donna à lui. Elle lui dit seulement que j'étais fils d'un bon père, qui était mort pour la défense de la foi, à la bataille des Gelves ; qu'elle espérait, avec la grace de Dieu, que je ne serais pas moins honnête que lui ; et que, comme j'étais un pauvre orphelin, il devait me servir de père.

L'Aveugle lui promit plus qu'elle ne voulut, et l'assura qu'il me regarderait, non pas comme un serviteur, mais comme son propre fils. Après ces assurances, je

Tom. 1er Chap. 2.



Tours de l'aveugle envers Lazarille.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette

servis et conduisis ce nouveau et vieux maître.

Il demeura encore quelques jours à Salamanque; mais, n'y trouvant pas de profit assez grand, il résolut de décamper. Sur notre départ, j'allai prendre congé de ma mère, qui me donna sa bénédiction en pleurant, me disant: mon fils, le cœur me dit que je ne te verrai plus: sois honnête homme, et Dieu te conduise, je t'ai élevé avec soin, je t'ai donné un bon maître, fais-en ton profit.

Après ceci, je fus joindre mon Aveugle, qui m'attendait, pour partir, et nous sortîmes ensemble de Salamanque. Arrivant au pont, j'aperçus, à l'entrée, certaine figure de pierre, semblable à un taureau. L'Aveugle me dit d'en approcher, et étant bien près, Lazarille, dit-il, écoute, tu entendras un grand bruit au dedans. Je fus assez simple de le croire; mais lorsque l'aveugle connut que j'avais avancé la tête, il me la poussa si rudement contre ce diable de taureau,

qu'il faillit à me la briser en pièces. Je me ressentis plus de trois jours de ce vilain coup de corne.

L'Aveugle se mit à rire du tour qu'il m'avait joué, et me dit, pour consolation : apprends, pauvre innocent, qu'un garçon d'Aveugle en doit savoir plus que le diable. Je compris d'abord l'énigme, et, me sentant comme éveillé de la simplicité d'enfant que j'étais, je dis en moi-même, il a, ma foi, raison ; il me faut ouvrir les yeux, et songer à mes affaires ; car, dans l'état où je suis, je me trouve abandonné de tout, et personne n'a soin de moi.

Nous poursuivîmes notre voyage pendant lequel il m'apprit, dans peu de jours, le jargon ; et l'Aveugle me trouvant rempli d'esprit, en témoigna beaucoup de joie, disant : Lazarille, mon ami, je ne te puis donner ni or ni argent, mais bien de bonnes instructions, pour gagner ta vie, et te comporter honnêtement ; tu ne manqueras de rien avec

moi. En effet, il me tint parole, et je puis dire qu'après Dieu, je lui dois tout, et que, tout aveugle qu'il était, il m'éclaira et me mit dans la bonne voie.

Je pourrais me passer de raconter ces sortes d'enfances et de sottises; mais il me semble quelque peu nécessaire, tant pour me préparer à ce que j'ai à dire dans la suite, que pour faire voir que c'est une vertu de se pouvoir élever du néant, et au contraire un vice, en se laissant abaisser, étant élevé.

Pour revenir à notre Aveugle, et vous conter ses gestes et tours, je dirai que Dieu n'en créa jamais de plus rusé, ni de plus fin que lui. C'était un aigle en son fait. Il savait par cœur plus d'oraisons que tous les aveugles d'Espagne. Il les récitait fort distinctement, d'un ton bas, posé et intelligible, faisant retentir toute l'église; le tout accompagné d'une posture humble et dévote, sans gesticuler, ni grimacer de la bouche, ni du visage, ni des yeux, comme

font la plupart des aveugles mal élevés.

Il avait, de plus, mille inventions et manières de s'attirer de la pratique, et d'attraper de l'argent. Il se vantait de savoir des prières pour différents besoins et effets; pour les femmes stériles, afin que Dieu leur donnât des enfants; pour celles qui étaient en travail, afin de les délivrer promptement; enfin, pour bien remettre les femmes avec leurs maris.

Il se mêlait aussi de prédire aux femmes enceintes si elles feraient un fils ou une fille. En fait de médecine, Galien était à peine son novice, et n'en savait pas la moitié. Il avait mille sortes de remèdes pour le mal de dents, pour la pâmoison, pour le mal de matrice. Personne, enfin, ne se plaignait à lui de quelque mal ou incommodité que ce fût, qu'il n'eût d'abord une recette à la main. A l'un, il disait, faites ceci, à l'autre, faites cela; prenez une telle racine, cueillez une telle herbe. Il s'at-

tirait ainsi tout le monde; les femmes surtout ajoutaient foi à tout ce qu'il leur disait, et elles ne juraient que par leur Aveugle.

C'était aussi avec elles qu'il fit le plus grand gain; il profitait lui seul, au moyn de ses artifices, plus en un mois, que cent aveugles en un an. Cependant, avec tout son gain, c'était l'homme du monde le plus avare et le plus vilain que j'aye connu. Il ne se contentait pas de me faire mourir de faim; mais il s'y laissait encore mourir lui même.

Un sot y serait mort cent fois ; mais, par ma subtilité et mes bons tours, j'ai toujours, ou le plus souvent (malgré toute son industrie), tâché d'attraper la plus grosse et meilleure portion. Pour cette fin, je me servis de quelques stratagèmes et tromperies endiablées, dont je vais faire le récit, quoique je ne m'en sois pas toujours bien trouvé.

Il portait le pain et tout ce qu'on lui donnait, dans une besace de toile, qu'il

fermait d'un anneau de fer et d'un cadenas, et lorsqu'il fallait y mettre ou en ôter quelque chose, c'était avec tant de précaution, et en si bon compte, que le plus fin ne l'eût pu attraper.

Je prenais le peu de morceaux de pain dont il me faisait part, je les avalais en deux bouchées; mais quand il avait fermé son cadenas, et qu'il n'y songeait plus, me croyant occupé à autre chose, je m'approchais doucement du sac, et le décousant par un côté, j'en tirais non-seulement du pain, mais de fort bons morceaux de lard, d'andouille et autre chose, le recousant chaque fois proprement, de sorte que, si je ne mangeais pas autant que je l'eusse souhaité, du moins en avais-je assez pour m'empêcher de mourir de faim.

Tout ce que je pouvais lui excroquer d'argent, je le portais en demi-blancs sur moi; et lorsqu'on lu' donnait l'aumône, on n'avait pas plutôt lâché un blanc de la main, que je le mettais dans ma bouche,

et tenant un demi-blanc tout prêt, quelqu'habile que fût l'Aveugle à me tendre la main, il trouvait le change fait, et l'aumône réduite à la moitié. Il ne manquait point de s'en plaindre à moi, s'apercevant d'abord au maniement que ce n'était qu'un demi-blanc; que diable veut dire ceci, Lazarille ? on ne me donne, depuis que tu es avec moi, que des demi-blancs, et auparavant on m'en donnait au moins un entier, souvent même un maravedis. Il faut que je t'attribue ce malheur.

Aussi ne manquait-il point de n'y rien mettre du sien; car il me commandait de l'avertir à mesure que ceux qui le faisaient prier, s'éloignaient : il me dit de le tirer par le manteau, et d'abord il cessait de continuer l'oraison, commençant de nouveau à crier, bonnes ames, je dirai l'oraison d'un tel saint, ou d'une telle sainte. Il aurait fallu être sourd pour ne point l'entendre.

CHAPITRE III.

Lazarille trouve le moyen d'attraper le vin de l'Aveugle par plusieurs espiègleries : il en reçoit enfin une cruelle punition.

PENDANT nos repas, l'Aveugle avait coutume de mettre son vin, qui était dans un pot de terre, à côté de lui : je le pris subtilement, et lui ayant donné une couple de baisers muets, je le remettais aussi vîte que je l'avais ôté. Ceci ne me dura guères ; car il s'aperçut, aux traits qu'il en tirait, qu'il n'y trouvait point son compte. Pour le garder donc sûrement, il ne quittait plus le pot de sa main pendant le repas, et le tenait toujours par l'anse.

Toute sa précaution n'aboutit qu'à me rendre plus industrieux, et ne lui servit de rien ; car, au moyen d'une longue paille de seigle, dont je mis le bout dans le pot, j'eus bientôt trouvé la manière de le vi-



Lazarille trouve le moven d'attraper le vin de l'aveugle.

Inventé et Gravé par R. Ranzonetti

der, en suçant de l'autre bout partie du vin; ce qui me réussit quelque temps, jusqu'à ce qu'il m'entendit, je pense, sucer; car le traître, changeant d'avis, commença à le tenir entre ses genoux, et à y mettre une main dessus, pendant qu'il mangeait de l'autre.

Voyant enfin que l'invention de la paille m'était inutile, et accoutumé au vin, comme je l'étais, je m'en serais moins passé que de chemise; je m'avisai donc de faire un petit trou au fond du pot, que je bouchai subtilement d'une plaque de cire fort mince. A l'heure du repas, je m'asseyais à terre, et feignant d'avoir froid, je me fourrais à reculons entre les jambes de l'Aveugle. Je pris d'abord la lampe, et l'approchant du trou que j'y avais fait, la cire se fondait aussitôt, et il s'écoulait doucement une petite fontaine de vin dans ma bouche, sans qu'il s'en perdît une seule goutte.

Lorsque mon pauvre Aveugle revenait à la charge pour boire, et qu'il ne trouvait

plus rien, il donnait au diable et le pot et le vin, ne pouvant deviner ce que ce pouvait être.

Vous ne m'accuserez point maintenant, lui dis-je, d'avoir bu votre vin. Vous y avez mis bon ordre, Dieu merci. Il ne me dit mot; il tourna tant le pot de tous côtés et tâtonna si bien partout, qu'il trouva malheureusement le trou. Il n'en fit pas semblant sur l'heure : le lendemain je crus attraper son vin, comme de coutume; ayant ajusté le pot, et ne pensant à rien moins qu'au stratagème malicieux de notre Aveugle, je me mis entre ses jambes, à l'ordinaire. Pendant donc que je recevais ces douces gorgées, le visage en haut et les yeux à demi-fermés, l'Aveugle enragé prit son temps pour se venger de moi : il leva promptement, des deux mains, ce doux, mais cruel pot de terre, et me le déchargea sur le visage de toute sa force; de sorte que ne m'attendant à rien moins qu'à cela, me réjouissant au contraire du plaisir de boire à

mon aise, je m'imaginai dans ce moment que le plancher me tombait sur la tête.

Le coup du pot fut si bien assuré, qu'il m'ôta le jugement et la connaissance; le pot se mit en mille pièces; il m'en entra même quelques-unes bien avant dans le visage, qui me balafrèrent en plusieurs endroits, et me cassèrent les dents qui me manquent encore aujourd'hui.

Dès le même moment, Dieu me le pardonne, je conçus certaine aversion et haine contre ce maudit Aveugle. Il avait beau me panser et me caresser; parmi toutes ses flatteries, je ne connus que trop la joie qu'il avait de m'avoir si cruellement châtié; ce qui me tint toujours à cœur.

Il me lava avec du vin les blessures qu'il m'avait faites, et me disait en souriant, qu'en dis-tu, Lazarille? ce qui t'a fait le mal, te guérit et te rend la santé: il avait beau dire, sa raillerie n'eut pas le don de me plaire.

Me voyant à demi-guéri des contusions et des plaies dont j'étais défiguré, je considérai qu'il ne fallait pas que l'Aveugle me donnât souvent de semblables coups, pour se défaire bientôt de moi. Je résolus donc de le prévenir, et de me délivrer de lui. Je n'en fis pourtant rien sur le champ, voulant prendre mon temps, afin de me venger mieux à mon aise.

Quand j'aurais eu assez de bonté pour oublier le passé, et lui pardonner le fâcheux coup de pot, le mauvais traitement qu'il me fit toujours depuis, n'aurait pas manqué de m'en faire ressouvenir. Il ne cessait jamais de me battre, de me donner des bourrades de son bâton, et de me tirer les cheveux : et si quelque personne charitable venait à s'en formaliser, il se jetait à l'instant sur le conte du pot. Vous croyez peut-être, disait-il, que ce soit ici un pauvre innocent ; écoutez, je vous prie, de quoi il est capable, et dites-moi, si le diable pourrait jamais inventer un tour semblable à celui-ci,

Ceux qui l'entendaient ne pouvaient s'empêcher d'en témoigner leur surprise, en disant : voyez, qui aurait jamais pensé qu'un si petit garçon eût été capable d'une telle malice ; et nous quittant en riant, châtiez-le, châtiez-le, dirent-ils à l'Aveugle, le bon Dieu vous en récompensera. S'ils le disaient à un Aveugle, je vous jure que ce n'était pas toutefois à un sourd ; car il suivait exactement leur conseil.

Je m'en vengeais aussi, de mon côté, autant que je pouvais, le menant toujours par les plus méchants chemins. S'il y avait quelque tas de pierres, ou quelque amas de boue, il était sûr de passer par-là. Il ne m'importait guères d'en avoir ma part ; je me serais crevé volontiers un œil, pour en crever deux à celui qui n'en avait point.

A chaque faux pas qu'il faisait, il me cognait, du bout de son bâton le derrière de la tête que j'avais toujours pleine de bosses, ou pelée de sa main. J'avais beau

jurer que ce n'était point ma faute, et qu'il n'y avait point de plus beau chemin, cela ne me servait de rien; le traître était trop fin pour me croire.

Pour vous faire comprendre à quel point il l'était, il faut que je vous raconte ce qui m'arriva une fois avec lui. Vous jugerez, par cet échantillon, de la finesse de ce rusé compère.



L'Aveugle flaire dans la bouche de Lazarille pour sentir s'il a mangé l'andouille.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette



L'Aveugle flaire dans la bouche de Lazarille pour sentir s'il a mangé l'andouille.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette

CHAPITRE IV.

Comment une grappe de raisin fut bientôt dépêchée. L'andouille changée en navet, et ce qui en arriva.

LORSQUE nous sortîmes de Salamanque, le dessein de l'Aveugle était d'aller du côté de Tolède. Quoique les charités n'y fussent pas si grandes, il trouvait que le monde y était plus à son aise ; il s'en tenait au proverbe, qui dit, *qu'il y a plus à faire avec le riche impitoyable, qu'avec le gueux charitable.* Nous en prîmes donc le chemin, passant toujours par les meilleurs bourgs. Dans ceux où nous trouvions notre compte, nous y séjournions ; mais pour les autres nous en décampions au plus vîte.

Nous arrivâmes à un village qu'on nomme Almorox, dans le temps des vendanges. Un vendangeur nous donna, par

charité, une grappe de raisin : mon Aveugle l'aurait volontiers gardée pour le lendemain; mais comme elle avait déja été pressée dans les paniers, et qu'elle était fort mûre, s'il l'avait mise dans le sac, elle se serait égrénée et aurait gâté tout le reste : il fallut donc la manger, en dépit qu'il en eût; et il voulut profiter de cette occasion pour me donner quelque douceur, après m'avoir grondé et battu tout le long du jour.

Nous nous asseyâmes dans un chemin creux, près d'une haie. Viens, Lazarille, me dit-il, je veux que nous nous réjouissions aujourd'hui. Mangeons cette grappe de raisin ensemble, et partageons-la comme frères. Pour le faire fidellement, tu n'en prendras qu'un grain à la fois, et moi un autre; mais ne me trompe point et n'en prends qu'un à la fois; de mon côté je te promets de faire de même. Cela fut arrêté; nous commençâmes; mais dès le second coup, le traître changea de pensée, et se mit à les prendre deux à

deux, soupçonnant que j'en faisais autant.

Voyant donc qu'il rompait le marché, je ne me contentai pas de faire comme lui : je les prenais deux à deux, trois à trois, plus ou moins, selon la rencontre, jusqu'à la fin.

Ayant achevé, il demeura quelque temps la grappe à la main, puis branlant la tête, il me dit, tu m'as trompé, Lazarille, et je jurerais bien sur mon ame que tu les as pris trois à trois. Moi, lui dis-je, je vous en demande pardon, s'il vous plaît, j'ai ma conscience, comme tout autre.

A d'autres, répliqua le malin Aveugle, je suis très-assuré de ce que je viens de te dire; cela ne peut être autrement. Tu me les as vu prendre deux à deux; et comme tu n'as répondu mot, il faut absolument que tu les ayes mangés trois à trois. J'eus peine à m'empêcher de m'éclater de rire; et sans répliquer davantage, je ne laissai pas de comprendre la vérité de son discours.

Afin de n'être pas ennuyant au Lecteur, je passerai sous silence plusieurs choses autant plaisantes que remarquables, qui m'arrivèrent avec ce premier maître, et je me contenterai de finir par l'espièglerie suivante, qu'on n'admettra point pour la moindre de mes aventures.

Nous étions logés dans une hôtellerie à Escalona, ville capitale de ce duché. Il me donna une andouille grasse afin de la faire rôtir, et ayant achevé de manger les rôties qu'il m'avait fait mettre sous la broche, il tira un maravedis de sa bourse, et me commanda de lui aller chercher du vin au cabaret.

Le proverbe assez ancien, qui dit *que l'occasion fait le larron*, se trouva véritable à cette rencontre ; car le diable ne manqua pas de se servir de celle-ci pour me tenter. Il se trouva, dans le coin de la cheminée, un gros navet à demi-pourri, et qui n'avait été jeté là que parce qu'il n'était pas bon pour mettre au pot. Nous étions seuls l'Aveugle et moi ; la fumée

de l'andouille m'avait déja pris par le nez; mais ne voyant aucun moyen d'en goûter que par un coup, je mis bas toute crainte et résolus de risquer tout ce qui pouvait en arriver. Pendant donc que l'Aveugle était occupé à tirer le maravedis de sa bourse, je tirai subtilement l'andouille de la broche, embrochant habilement le navet en sa place. Je pris l'argent que mon maître me donna pour le vin, je remis la broche, et il commença à tourner, voulant faire rôtir ce qui avait été jugé indigne d'être bouilli.

J'allai chercher le vin; en chemin faisant j'eus bientôt dépêché l'andouille. A mon retour, je trouvai mon pauvre Aveugle qui pressait le navet rôti entre deux tranches de pain, croyant que c'était l'andouille; mais comme il voulut mordre dedans, et en emporter une partie, à la première bouchée, il s'aperçut du tour. Voyant donc que ce n'était qu'un navet, il pâlit de colère, ne sachant où il en était. Qu'est ceci, Lazarille, me dit-il?

Ne suis-je pas assez misérable, l'interrompais-je, ne voudriez-vous pas m'accuser de quelque chose? vous savez que je viens de chercher le vin, quelqu'un sera entré céans, et afin de se divertir vous aura joué ce tour.

Non, non, répondit l'Aveugle, je n'ai point lâché la broche de la main, et personne n'y a touché. Je commençai à jurer que je n'en savais rien, mais tous mes serments furent inutiles, n'étant pas possible de rien cacher à l'esprit clairvoyant de ce maudit Aveugle.

Il se leva promptement, et me prenant par la tête il se mit à sentir mon haleine. Dans la rage où il était, il ne fit pas la chose à demi; mais m'ouvrant la bouche à deux mains, il y mit son nez long et pointu; je crus même, dans la frayeur où j'étais, qu'il l'avait alongé d'un pied; car je m'imaginai sentir le bout jusques dans ma gorge.

La peur que j'avais, jointe au peu de temps qu'avait eu l'andouille de se digérer

dans mon estomac, et cette trompe d'éléphant qui m'ôtait la respiration, tout cela, dis-je, fit que je renvoyai dehors avec effort, et l'exécrable nez, et l'andouille mal digérée. J'eusse souhaité volontiers, en cet instant, être enseveli cent pieds sous terre; car, pour mort, je m'imaginai l'être déja.

La fureur de l'Aveugle monta à un tel excès, que, si le monde n'eût accouru promptement au bruit que nous faisions, il m'aurait sans doute étranglé. On me tira de ses mains qui lui demeurèrent pleines de ce peu de cheveux qui m'étaient restés de nos combats passés, le visage égratigné, le chignon du col et le gosier écorchés. Passe pour ce dernier, il le méritait bien, puisqu'il était la source de tous mes malheurs.

Le maudit Aveugle racontait mes infortunes à tous ceux qui voulaient l'écouter, recommençant vingt fois l'histoire du pot, celle du raisin, et cette dernière de l'andouille. Ce n'étaient que huées et

éclats de rire ; il ne passait personne dans la rue qui ne s'arrêtât pour avoir part à la fête. Il contait mes aventures d'une telle grâce, et contrefaisait si plaisamment mes gestes, que tout éploré et mal accommodé que j'étais, j'aurais cru lui faire tort, que de ne pas rire comme les autres.

Cependant considérant ses médisances et ses railleries, je ne pouvais me pardonner la lâcheté que j'avais commise, de ne lui avoir pas emporté le nez. Ce qui me causa encore plus de dépit, fut de n'avoir pas profité de cette belle occasion pour me venger de lui, vu qu'il avait déja fait lui-même la moitié des avances, et que je l'avais eu assez long-temps à ma discrétion ; je n'avais qu'à serrer les dents, et j'enfermais ce loup chez moi. Mon estomac aurait sans doute mieux retenu ce traître nez, qu'il n'avait fait de l'andouille; et s'il eût voulu me le demander, j'en étais quitte en le niant. Plût à Dieu que je l'eusse fait,

du moins n'eût-il pu me convaincre d'avoir volé l'andouille.

L'hôtesse et ceux qui se trouvèrent présents firent notre paix. On me lava le col et le visage avec le même vin que j'avais été chercher. Le maudit Aveugle ne put s'empêcher d'en faire une nouvelle raillerie. En vérité, disait-il, ce traître de garçon me coûte plus de vin en lavatoires, pendant un an, que je n'en bois en deux. Avoue, Lazarille, que tu as plus d'obligation au vin qu'à ton père. Tu n'as reçu la vie de lui qu'une fois, mais le vin te la rend tous les jours. Il se mit ensuite à conter combien de fois il m'avait égratigné et ensanglanté le visage, et de quelle manière il s'était servi du vin pour me le laver et le guérir. Je t'avertis, concluait-il, que tu seras heureux en vin, ou personne ne le sera. Ceux qui s'occupaient à me laver le visage ne purent s'empêcher de rire de bon cœur, quoique j'enrageasse du mien.

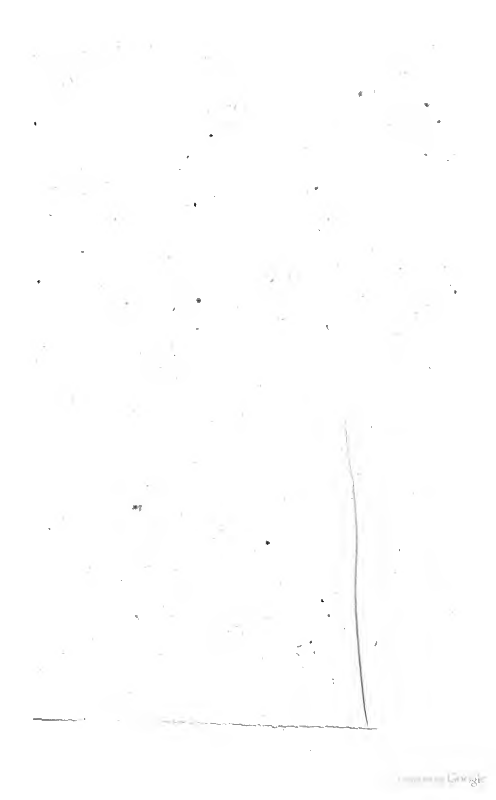
Il fallait pourtant bien qu'il eût quel-

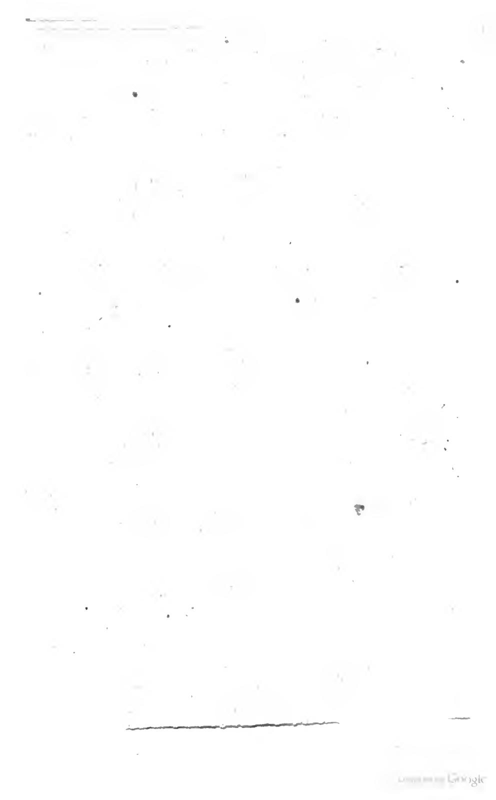
que esprit de prophétie ; car ce qu'il me prédit ce jour-là n'a pas manqué de m'arriver, comme on le verra dans la suite ; et toutes les fois que je considère les chagrins que je lui ai donnés, je ne puis le faire sans quelque remords, quoique je ne l'aye pas toujours fait impunément.



Saut que Lazarille fait faire à l'aveugle.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette





CHAPITRE V.

Contenant le fâcheux saut que Lazarille fait faire à l'Aveugle.

Cependant, voyant les mauvais tours que mon Aveugle maître me jouait, je résolus absolument de le quitter. Il y avait longtemps que j'en avais formé le dessein ; mais cette dernière aventure acheva de me résoudre, et je l'effectuai de la manière que je m'en vais vous le dire.

Nous allâmes, le lendemain, demander l'aumône par la ville. Il avait beaucoup plu la nuit, et la pluie continuait encore. Nous nous étions mis à couvert sous un grand portail, pour y attendre le monde au passage pendant toute la journée. Mais lorsque la nuit survenait et que la pluie ne cessait point, l'Aveugle me dit, Lazarille, cette pluie est bien fâcheuse ; car

plus la nuit s'avance, plus fort la pluie tombe ; retournons de bonne heure au logis.

Pour y aller, il fallait passer un ruisseau qui avait beaucoup grossi. Je lui dis donc : père, le ruisseau est bien large ; mais, si vous le trouvez bon, je vois un endroit où il ne l'est pas tant, et par où, en sautant, nous pourrions passer aisément sans nous mouiller.

Il approuva mon conseil et me dit, tu as raison, Lazarille, et je t'aime bien; mène-moi vers cet endroit-là, l'eau ne vaut rien en ce temps d'hiver, et surtout il n'est pas sain d'avoir les pieds mouillés.

Voyant donc l'occasion de me venger, si favorable, je le conduisis et le plaçai vis-à-vis d'un pilier de pierres, qui soutenait les saillies de quelques maisons, de l'autre côté du ruisseau, lui disant, vous voilà à l'endroit le plus étroit, vous n'avez qu'à sauter.

Or, comme il pleuvait fort, mon Aveugle se mouillait; et l'envie qu'il avait d'al-

ler chercher l'abri, ou pour mieux dire, le bon Dieu qui me voulait donner le moyen de me venger de lui, lui aveugla si bien l'esprit, qu'il se fia pour lors entièrement à moi, et me dit, place-moi donc bien à l'endroit qu'il faut, Lazarille, et saute le premier.

Je n'y manquai pas ; je le plaçai bien vis-à-vis le pilier ; puis, ayant sauté, je m'allai mettre derrière le pilier, le regardant en la posture d'un homme qui veut se garantir du choc d'un taureau, et lui dis; allons, sautez donc, le plus avant que vous pourrez, pour traverser ce ruisseau.

A peine eus-je achevé de parler, que l'Aveugle, comme un mouton qui veut choquer, reculant un pas en arrière, sauta et vint donner à toute force de sa tête contre le pilier ; aussi le coup en retentit comme d'une grosse calebasse qu'on aurait cassée. L'Aveugle tomba à la renverse à demi-mort, et la tête fendue.

Le voyant tomber, je lui dis, vous

aviez si bon nez, lorsqu'il fallait flairer l'andouille ; que n'avez-vous flairé le pilier ? or, flairez-le présentement à votre aise. Puis l'abandonnant entre les mains de plusieurs personnes qui étaient accourues au secours, je gagnai, d'une seule course, la porte de la ville, sans regarder derrière moi, arrivant encore avant la nuit close à Thorrigo. Je n'ai jamais su ce que devint l'Aveugle, ni ne m'en suis pas beaucoup mis en peine.



Education de Lazarille par le curé de Maqueda.

CHAPITRE VI.

Lazarille se met au service du curé de Maqueda. L'avarice du curé, et la faim que Lazarille y endurait.

Le lendemain, ne me croyant pas en sureté à Thorrigo, je m'en allai dans un village plus éloigné qu'on nomme Maqueda, où, pour mes péchés, je fis rencontre d'un prêtre, qui me parut le curé du lieu, comme en effet ce l'etait. L'ayant abordé, comme je voulus lui demander la charité, il me demanda si je savais servir la messe.

Je lui répondis qu'oui : ce qui était vrai; car quoique le malheureux Aveugle m'eût toujours maltraité, je dois pourtant dire à sa louange qu'il n'avait pas négligé de m'enseigner plusieurs belles choses, dont celle-ci était du nombre.

Enfin le prêtre me prit à son service,

et je tombai de fièvre en chaud mal. Quoique l'aveugle fût l'avarice même, comme vous l'avez pu voir, je jure pourtant que c'était un prodigue, au prix de celui-ci. Je me contenterai de dire, en un mot, que toute la quintessence de l'avarice du monde était chez lui. Je ne sais s'il l'avait héritée dès sa naissance, ou s'il l'avait prise avec sa robe.

Il avait un grand coffre à l'antique, avec une bonne serrure dont il portait la clef attachée à sa ceinture avec une longue aiguillette; et lorsqu'il revenait de l'église avec les pains d'offrande, il allait d'abord les ensevelir dans sondit coffre qu'il refermait chaque fois très-soigneusement.

Dans toutes les autres maisons du monde, on trouve toujours quelque chose à manger, quelque morceau de lard pendu à la cheminée, un fromage qui se fait sentir dans l'armoire, ou du moins quelques croûtes ou miettes de pain qu'on ramasse après le repas; mais, dans celle où je venais de m'engager, il n'y avait

rien d'approchant à cela, du moins ce n'était pas pour moi, la vue m'en étant interdite.

Il n'y avait pour toute provision, qu'une botte d'oignons dans un grenier bien fermé, dont il m'en donnait un de quatre en quatre jours. Quand je demandais la clef, pour aller prendre ma portion, si c'était en présence de quelqu'un, mon libéral curé détachait la clef tout à son aise, et me la donnant, il disait, prends, et rends-la moi au plus vîte; tu ne songes toute la journée qu'à faire le gourmand. On aurait dit, à l'entendre, qu'il tenait sous cette clef toutes les confitures de Valence; cependant je vous jure qu'il n'y avait autre chose que la misérable botte d'oignons, dont je viens de parler, pendue à un clou: encore en savait-il si bien le nombre, que si par malheur je me licenciais quelquefois à en prendre au-delà de ma taxe, cela me coûtait très-cher.

Si j'enrageais de faim, de mon côté, ce n'était pas toutefois la même chose à son

égard. L'ordinaire de mon curé consistait en cinq blancs de viande par jour, dont il se gorgeait pour le dîner et le souper. Pour moi, je ne pouvais pas dire quel goût avait la viande: un morceau de pain avec le reste du bouillon était toute mon affaire, et encore aurais-je été trop heureux d'en avoir eu pour me rassasier à demi.

Il est permis en ce pays, de manger des têtes de mouton les samedis: il m'en envoya acheter une qui coûtait trois maravedis. Lorsqu'elle fut cuite, il en mangea les yeux, la langue, la cervelle et la chair d'autour les mâchoires; et, lorsqu'il en eut fait l'anatomie et qu'il n'y restait que les os tout nus, il me donna le plat, en disant; prends, mange, fais une fois en ta vie un bon repas, et dis que tu fais meilleure chair que le Pape. Dieu t'en donne de pareilles le reste de tes jours, grommelais-je entre mes dents!

Au bout de trois semaines que je fus avec lui, je devins si faible qu'à peine

me pouvais-je soutenir sur mes jambes ; je prenais le grand chemin du tombeau, si Dieu et mon industrie n'y eussent porté remède.

Cependant, il n'y avait rien à faire, et quand j'aurais eu cent fois plus d'adresse, il n'y avait ni moyen ni occasion de l'exercer. D'ailleurs, mon curé n'était pas aveugle, comme le misérable à qui j'avais fait sauter le ruisseau. Car enfin quelque rusé que fût l'Aveugle, il y avait bien des occasions où il fallait bien voir pour me surprendre. Mais, pour mon curé, il avait des yeux qui perçaient les murailles.

Lorsque nous étions à l'offrande, il ne tombait aucun blanc dans le bassin dont il ne tînt registre. Il avait toujours un œil sur les paroissiens et l'autre sur mes mains ; ses yeux ressemblaient à un mouvement perpétuel, si bien qu'il savait le compte de tout ce qu'on lui offrait.

L'offrande achevée, il m'ôtait aussitôt lui-même le bassin, et le mettait sur l'autel. Tellement que, pendant tout le

temps que je vécus (ou pour mieux dire que je mourus) avec lui, il m'était impossible de lui pouvoir excroquer un seul blanc.

Je n'avais jamais la peine d'aller au cabaret pour lui chercher du vin, car il ménageait si bien le peu qu'on lui donnait les dimanches aux offrandes (qu'il enfermait dans son grand coffre) que cela lui durait toute la semaine; et, pour cacher son avarice, il me dit: vois-tu, mon enfant, les gens d'église doivent vivre dans une grande sobriété, et je ne veux pas suivre l'exemple de plusieurs autres. Mais le misérable avare mentait comme le diable, car lorsqu'il se trouvait à table aux dépens de quelques confrairies, ou des parents de quelque mort, il mangeait comme un loup, et buvait comme un templier.

A propos de mort, j'en demande pardon à Dieu, mais je vous jure que je n'ai jamais tant demandé ni desiré la mort de mon prochain, que je le faisais en ce

temps-là. C'était aussi l'unique moyen de manger tout mon saoul. C'est pourquoi je priais Dieu du profond de mon ame qu'il lui plût d'exaucer ma prière, et d'appeler à soi, chaque jour, tout du moins un de nos paroissiens.

Quand nous portions l'extrême-onction à quelque malade, le curé n'avait pas besoin de recommander à mon égard que je priasse pour lui; je le faisais assez de moi-même, et je priais Dieu, non pas d'en disposer à sa volonté (comme on a coutume de faire) mais de le mettre vîte en paradis : et s'il en réchappait quelqu'un après cela, Dieu me le pardonne, je le donnais mille fois au diable, au lieu que j'accompagnais de mille bénédictions ceux qui avaient la charité de se laisser mourir.

Pendant tout le temps que je fus au service du curé, qui fut d'environ six mois, il ne mourut pas en tout plus de vingt personnes, qui ne décampèrent, à ce que je crois, qu'à force de mes ferventes

prières, que Dieu, voyant le danger continuel où j'étais de mourir de faim, exauça pour me donner la vie.

Cependant, tout ceci ne me soulageait aucunement, car si je vivais à mon aise les jours d'enterrement, cela me causa plus de peine les jours qu'il me fallait faire abstinence de cette bonne chère, et me rendit la faim pour lors plus insupportable, tellement que je ne trouvais du soulagement qu'en la mort, que je me souhaitais quelquefois moi-même, aussi-bien qu'aux autres. Mais je ne la voyais point, quoiqu'elle semblât m'accompagner toujours.

Je pensai plusieurs fois à me retirer : mais je n'en fis rien pour deux raisons. L'une pour ne me fier point à mes jambes, dont la faiblesse provenant de la faim était si grande, que j'avais lieu de croire qu'elles ne pourraient pas me porter bien loin. L'autre raison était, qu'ayant fait réflexion que j'avais eu deux maîtres, dont le premier m'avait mis en

chemin de la mort par la faim, ce second, dis-je, me met par le même moyen sur le bord de la fosse. Si je quitte encore celui-ci, et que j'en rencontre un pire, il n'y aura qu'à me pousser dedans. Ainsi je ne savais à quelle résolution me tenir, étant d'ailleurs très-persuadé, par ma mauvaise fortune, que je devais toujours tomber de pis en pis, craignant enfin qu'on ne fît plus mention en ce monde du pauvre Lazarille.

J'avais encore une troisième raison de ne pas quitter sitôt le curé. Il m'avait déja appris à lire, et comme je ne commençais à écrire que depuis peu de temps, je n'en savais pas encore assez pour le besoin que j'en pourrais avoir un jour ; et j'étais bien aise d'emporter encore cela de chez lui, avant de me retirer. En effet, la plume m'était d'un grand usage dans mon métier de crieur, que j'ai exercé depuis, et dont je ferai mention ci-après ; et d'ailleurs je n'aurais jamais pu écrire ces mémoires.

CHAPITRE VII.

Un chaudronnier rend un grand service à Lazarille.

Il faut cependant que je vous avoue qu'avec toutes mes raisons, il était bien difficile que je pusse tenir longtemps contre la misère où je vivais. Je ne savais plus à quel saint me vouer, lorsqu'un jour le curé étant sorti du village, il vint à notre porte un chaudronnier, si ce n'était point un ange que le ciel, touché de mes afflictions et misères, envoya tout exprès à mon secours, déguisé sous cet habit. Il me demanda s'il n'y avait rien à raccommoder dans notre maison. Hélas! dis-je, tout bas, si tu savais refaire ce qui me manque, je te donnerais bien de la besogne : mais n'ayant point de temps à perdre, je revins tout à coup à moi par une pensée qui me fut sans doute

Tom. 1er Chap. 7.



Le chaudronnier fournit une clef du coffre que Lazarille suppose perdue.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette



inspirée d'en haut. Mon maître, lui dis-je donc, j'ai perdu la clef de ce grand coffre que vous voyez-là, j'ai peur que le curé ne me gronde; voyez, je vous en prie, si parmi celles que vous portez dans ce grand trousseau, il ne s'en trouverait point par hasard qui pût l'ouvrir; je vous la paierais bien, et vous me rendriez un grand service.

L'angélique chaudronnier, sans se faire prier davantage, commença à essayer ses clefs, et pendant qu'attentivement je considérais ce qu'il faisait, je tâchais de l'aider par mes faibles prières; et dans le temps même que je perdis toute espérance, je fus agréablement surpris de voir tout à coup le coffre ouvert.

Il me sembla que les cieux l'étaient aussi, en voyant les pains qui y étaient renfermés; et m'adressant tout transporté de joie au chaudronnier, je n'ai point d'argent pour vous payer, lui dis-je, mais tenez, prenez, voilà du pain, payez-vous-en par vos mains. Il choisit en effet

celui des pains d'offrande, qui parut le meilleur, et me donnant la clef, il s'en alla fort content, mais non pas tant que moi.

Je ne touchai pourtant à rien pour lors ; j'avais trop de peur que l'on n'y prît garde, et d'ailleurs, voyant tant de bien en mon pouvoir, j'en étais presque à demi-rassasié, et ne pouvais plus m'imaginer que la faim osât dorénavant s'approcher de moi. Le Curé revint, et, par bonheur, il ne fut pas plutôt sorti de la maison, que j'ouvris le béni coffre, je pris un des pains bénis, qu'en moins de deux *Credo*, je rendis invisible; je refermai le coffre très-soigneusement, et puis me mis à balayer la chambre, avec une joie si extraordinaire, que je ne me sentais presque pas, m'imaginant qu'avec l'invention que j'avais trouvée, je ne pouvais plus que vivre heureux. Je passai tout ce jour-là, et le lendemain, dans la joie; mais j'étais trop infortuné pour avoir plus longtemps la jouissance.

La peur me saisit au troisième jour, lorsque je vis mon assassin de maître venir à contre-temps fouiller et refouiller cent fois dans son coffre, et recommencer tout autant de fois le compte de ses pains. Je faisais semblant de rien, pendant cette fâcheuse recherche; mais je me recommandais, par mes prières, à Dieu et à tous les saints du paradis. Eh! bienheureux saint Jean, disais-je, aveuglez-le, s'il vous plaît.

Après qu'il eut été longtemps à calculer et à compter par ses doigts les jours et les pains d'offrande, ma foi, dit-il, si ce coffre n'était en lieu sûr, je dirais qu'on a pris de mes pains. Or, suffit, ajouta-t-il; j'en tiendrai dorénavant si bon compte, que je ne m'y pourrai plus tromper : en voilà neuf et un morceau.

Neuf malédictions que Dieu te donne, disais-je entre mes dents. Il me sembla voir couler mon sang par terre, lorsque je l'entendis ; et la vue de la diète où

j'allais rentrer, me fit sentir la faim par avance.

Il sortit, après cela; j'ouvris le coffre, pour me consoler; et, me mettant à genoux devant les pains, je les considérais, sans y oser toucher; je les comptais seulement du bout des doigts, pour voir si, par fortune, le Curé ne se serait point trompé dans son calcul, mais je trouvais le compte plus juste que je ne l'eusse voulu. Tout ce que j'en pus tirer fut de leur donner mille baisers, de les sentir tous, l'un après l'autre, et de couper une tranche fort mince de celui qui était entamé, par le même endroit par où il en avait coupé; en telle sorte néanmoins que cela ne parût point, avec quoi je passai ce jour-là, non pas toutefois si content que les autres.

Mais, comme j'avais accoutumé mon estomac à une plus grande nourriture, pendant ces deux ou trois jours, la faim me tourmentait d'autant plus fort. Je

me sentis mourir; et, quand je me trouvai seul, je ne fis qu'ouvrir et fermer le coffre, pour contempler les pains d'offrande.

~~~~~~~~
~~~~~~~~

CHAPITRE VIII.

Lazarille fait la souris.

MON bon génie me servit encore de secours, dans ce pressant besoin, et me suggéra un nouveau remède, léger, à la vérité, mais qui vint pourtant bien à propos. Ce coffre est vieux, commençai-je à dire, en moi-même, il est même rompu en quelques endroits; et, quoique les fentes et les trous n'en soient pas grands, c'est pourtant assez pour faire croire que les souris auront pu y entrer, pour endommager et manger le pain; d'en prendre un entier, il n'y a point d'apparence, car le Curé ne trouverait plus son compte; mais qui m'empêche de contrefaire la souris? il ne peut rien aller du mien.

Satisfait de l'expédient au point que l'on peut se l'imaginer, je me mets à





Lazarille va la nuit au coffre du curé et se rassasie

Inventé et Gravé par N Ransonnette .

émietter le pain sur une méchante nappe qui était dans le coffre. J'en émiettais trois ou quatre, et, prenant les miettes dans le creux de ma main, comme de l'anis sucré, je les avalais et m'accommodais le mieux que je pouvais.

L'heure du dîner venue, mon Curé ne pouvait manquer, en ouvrant le coffre, de s'apercevoir du beau ménage qui s'y était fait; il ne douta point que ce ne fût l'ouvrage des souris, tant j'avais bien contrefait la chose. Il examina bien le coffre de tous côtés, et, voyant les fentes par où il crut que les souris avaient passé, il m'appela et me dit : Regarde, Lazarille, quelle persécution s'est élevée contre notre pain, cette nuit. Je fis fort l'étonné, lui demandant ce que ce pouvait être. Ce que ce peut être, me répondit-il, ce sont des souris enragées, qui rongeraient le diable.

Nous nous mîmes à dîner, et grâces à Dieu, j'eus double profit. Il me donna beaucoup plus de pain qu'il n'avait

accoutumé, et, outre ma portion, j'eus encore toutes les ratissures, et ce qu'il avait coupé autour de ce qu'il crut avoir été rongé par les rats. Mange, mange, Lazarille, me disait-il, en me les donnant, tout cela est bon, et la souris est un animal fort net. Et ainsi, ma portion de ce jour-là fut augmentée du travail de mes mains, pour ne pas dire de mes ongles.

Nous achevâmes de dîner, si l'on peut dire achever, en parlant de ce qu'on n'a jamais bien commencé; mais j'eus aussitôt après mal au cœur de voir le Curé se tourner de tous côtés, pour tirer les vieux clous des murailles, et ramasser de petits morceaux de bois, avec lesquels il boucha, l'un après l'autre, tous les trous, et même jusqu'aux moindres fentes du coffre. O Dieu, dis-je alors, que les plaisirs de cette vie laborieuse, dans ce monde, sont de peu de durée! à combien d'infortunes, de désastres et de misères ne sont pas sujets les vivants!

Hélas! je croyais avoir trouvé quelque léger soulagement à ma misère; je m'imaginais être toujours heureux, et voilà que mon malheur vient de donner à mon maître des inventions pour me désespérer. Oui, mon malheur, car je n'en puis accuser autre chose; et mon misérable Curé n'est pas assez rusé, ni capable de soi-même de faire ce qu'il fait là., vu qu'en croyant fermer la porte aux souris, il la fermait à ma consolation et à mes travaux.

Pendant que je fis ces réflexions, mon industrieux charpentier bouchait, au moyen de plusieurs copeaux et clous, toutes les fentes et ouvertures du coffre. Son ouvrage fini, c'est maintenant que je vous y attends, Messieurs les traîtres rats, dit-il, tout échauffé; il faudra bien, maudite engeance, que vous alliez picoter ailleurs; car vous feriez présentement ici mal vos affaires.

Dès qu'il fut sorti de la maison, je courus au vieux et triste coffre, et je

trouvai qu'il n'avait pas laissé la moindre fente à boucher, par où il pût seulement entrer une fourmi. Je ne laissai pas de l'ouvrir, quoique sans espérance d'en profiter. Je vis les deux ou trois pains entamés, que mon maître avait cru rongés des rats; j'en coupai quelque peu, mais cela aussi mince comme ce qu'un menuisier emporte par son rabot.

Mais, comme ce faible secours n'était rien pour mon appétit enragé, qui était très-grand, je ne faisais que penser et méditer, nuit et jour, aux moyens d'y apporter quelque remède. La faim m'en inspirait toujours quelques nouveaux; et en effet, je fis une belle expérience de la vérité du proverbe qui dit: *La faim aiguise l'esprit, comme le trop manger l'émousse.*

Une nuit que ces pensées me tenaient éveillé, et que je rêvais aux moyens de donner un nouvel assaut sans être découvert, j'entendis le Curé qui ronflait comme il avait accoutumé de faire,

lorsqu'il dormait profondément. Je me levai fort doucement, et, m'approchant vers le triste coffre, je l'attaquai du côté que j'avais connu être le plus faible, avec un couteau qui avait traîné çà et là par la maison, et que j'avais mis à dessein dans un endroit où je pourrais le trouver. Le coffre étant, par sa vieillesse, fort tendre et vermoulu, ne résista pas longtemps, et j'eus bientôt fait une brèche telle que je le jugeai à propos pour mon dessein. Ceci fait, j'ouvris le coffre tout doucement, je prends à tâton le pain entamé, je le gratte et regratte, j'en avale les miettes, et m'en retourne sur ma paillasse, après ce petit rafraîchissement, pour tâcher d'y prendre un peu de repos; ce qui m'arrivait fort rarement, à cause de mon jeûne perpétuel; car je ne puis l'attribuer à aucune autre raison, vu que, pour lors, tous les desseins du roi de France n'eussent été capables de m'empêcher de dormir.

Le lendemain, le Curé, mon maître,

voyant le désordre, tant du trou que j'avais fait, que du pain tout rongé, commença à donner les souris à tous les diables, et dit : Qu'est-ce que ceci, je vous prie ? Faut-il que les rats se soient avisés, depuis quelques jours, de nous venir tourmenter céans. Il avait, ma foi, raison de le trouver étrange, car il n'y avait pas de maison, dans le royaume, qui pût prétendre à plus juste titre, un privilége d'exemption, à l'égard des rats, qui, pour l'ordinaire, n'aiment pas à demeurer où il n'y a rien à manger.

Il recommença à chercher des clous et des planches, et à reboucher le trou; et moi de défaire, la nuit, ce qu'il avait fait le jour. Nous travaillâmes si bien, chacun de notre côté, lui à fermer des trous, et moi à en faire, qu'en peu de jours et de nuits, le misérable coffre fut plus chargé de clous et de pièces qu'une vieille cuirasse.

Comme il vit qu'il perdait son temps à ce rabillage, et que son travail lui

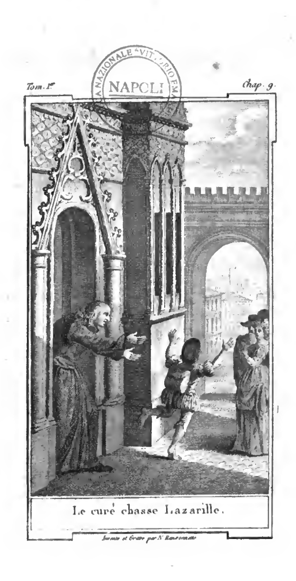
était inutile, il se mit à raisonner. Ce coffre est si mal accommodé, disait-il, et le bois en est si vieux et si faible, que la moindre souris le percera toujours; et, si je m'amuse à y ravauder, et les rats à le percer, c'est un coffre perdu. Cependant, tout méchant qu'il puisse être, il me ferait faute; et je ne puis pas mettre trois ou quatre écus, pour en avoir un autre. Le meilleur remède sera, puisque le précédent ne vaut rien, d'avoir une souricière, et d'attraper ces importuns animaux.

Il en emprunta une sur le champ; il l'amorça avec des croûtes de fromage, qu'il se fit donner aux voisins, et il la tenait continuellement tendue dans le coffre. Ce me fut un nouveau ragoût; car, quoique je n'eusse pas besoin de m'aiguiser l'appétit, c'était toujours quelque chose d'assez friand pour moi, que des croûtes de fromage, avec des raclures de pain d'offrande.

Quand le bon homme revenait, et

qu'il trouvait son pain rongé, la souricière sans fromage, et point de souris prise, il se donnait au diable, et allait demander aux voisins comment il se pouvait faire qu'un rat vînt prendre le fromage au crochet de la souricière, et en fît tomber la trappe sans se prendre : les voisins assuraient que cela ne se pouvait point, et qu'il y avait là dedans quelque chose d'extraordinaire.

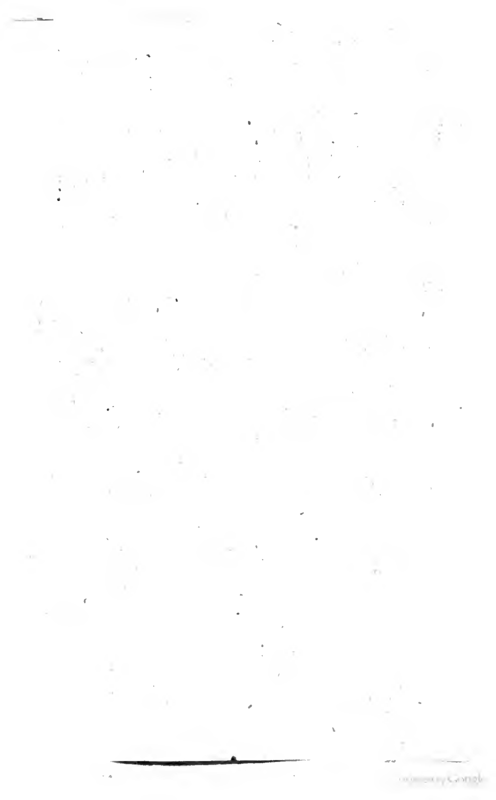




Le curé chasse Lazarille.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette





CHAPITRE IX.

Lazarille Serpent. Comme il fut découvert, puni et chassé.

Un des plus anciens voisins s'alla ressouvenir d'avoir ouï dire, que du temps du défunt curé, on avait vu un serpent dans cette maison. Il n'en fallut pas davantage pour faire croire que le serpent était l'auteur du désordre.

Un serpent étant fort long, pouvait facilement aller prendre l'amorce au crochet, et faire tomber la trappe sans s'y prendre, parce qu'il avait toujours une partie du corps dehors, et qu'il pouvait s'en retirer, en se détortillant, après avoir fait son coup. Tout le monde tomba d'accord sur cela, et mon maître en demeura fort alarmé.

Il ne dormit plus en repos depuis cet éclaircissement : il était toujours aux

aguets, et le moindre croquement de vers qui travaillaient dans les vieux bois du coffre, était pour lui le serpent qui le rongeait. Il sautait aussitôt en bas du lit, et, avec un gros bâton qu'il tenait à son chevet, il donnait de grands coups sur le pauvre coffre, pour faire fuir le serpent. Le tintamarre qu'il faisait éveillait tout le voisinage, et il ne fallait plus que je pensasse à dormir.

Bien davantage, raisonnant sur le serpent qui était devenu le sujet de tous ses entretiens, on lui avait dit que les serpents cherchaient la chaleur, qu'ils allaient même jusque dans les berceaux des enfants, et qu'ils en avaient quelquefois mordu et tué. S'imaginant donc que la même chose pouvait bien arriver chez lui, il venait la nuit à ma paillasse, et la renversait sens dessus dessous, et moi avec.

Le plus souvent, je faisais semblant de dormir, et il me disait le matin : Garçon, n'as-tu rien senti cette nuit? J'ai

poursuivi longtemps le serpent, et je crois fermement qu'il se retire dans ton lit. C'est un animal fort frileux, et qui cherche la chaleur. Dieu veuille qu'il ne me morde point quelque nuit, lui disais-je; j'en ai, ma foi, bien peur.

Ce dégât continuant, sans qu'il pût y remédier, il ne cessait point de faire sa ronde toutes les nuits par la chambre, et de renverser tout, comme un lutin, pour attraper le serpent. J'appréhendai qu'en furetant ainsi sur ma paillasse et dans mes habits, il ne mît enfin la main sur la clef; et je crus qu'il serait plus sûr de la mettre dans ma bouche, lorsque je voudrais m'endormir.

Elle était fort petite, quoiqu'elle servît à un coffre assez grand, et le Curé, pour éviter la dépense d'une serrure, avait arraché celle d'une vieille valise, qui servait à tenir la cendre dans le grenier, pour la mettre au coffre, lorsqu'il en avait voulu faire son garde-manger. D'ailleurs, j'avais si fort accoutumé ma bou-

che à me servir de poche, pendant que j'étais avec l'Aveugle, qu'il m'était arrivé d'y tenir jusqu'à douze ou quinze maravedis, tout en demi-blancs, sans que cela me fît le moindre embarras, ni m'ôtât la liberté de manger. Si je n'avais eu cette facilité, au diable le demi-blanc que l'Aveugle m'aurait laissé, tant il visitait exactement jusqu'aux coutures et aux moindres pièces de mes habits.

Je mettais donc, chaque nuit, ma clef dans ma bouche, et je dormais en repos, n'appréhendant pas que mon maître la vînt trouver là; mais, quand un malheur doit arriver, on a beau faire.

Une nuit que je dormais profondément, la bouche entr'ouverte, sans doute, la clef, qui était percée, se mit en travers, et se trouva située d'une telle manière, que le souffle que je tirais en dormant s'engorgeait dans le trou de la clef, et y formait un sifflement fort aigu.

Mon maître s'en éveilla en sursaut, et

ne doutant point que ce qu'il entendait, ne fût le serpent qu'il cherchait depuis si longtemps, il se leva doucement, prit son bâton à la main, et, se laissant conduire au sifflet de la clef, il vint tout contre mon lit, où il crut que le serpent était venu chercher la chaleur : il ne fit point de bruit pour ne point l'effrayer ; mais, adressant seulement son coup sur l'endroit où il entendait siffler, et levant le bâton bien haut, et à deux mains pour le mieux assurer, il m'en déchargea un si grand sur la tête, de toute sa force, qu'il me laissa comme mort.

Il a raconté depuis qu'ayant reconnu qu'il m'avait assommé (il est à croire que je fis quelques cris en me démenant), il s'approcha de moi, et m'appela plusieurs fois : mais, comme je ne lui répondais rien, il voulut porter les mains sur moi pour me secouer, et sentant le sang qui sortait de la blessure qu'il m'avait faite, il courut tout effrayé chercher de la lumière.

Il revint et trouva que je me plaignais toujours, ma clef dans la bouche, que je n'avais point lâchée, mais qui en sortait à demi. Il ne comprit pas d'abord ce que ce pouvait être : mais l'ayant tirée hors de ma bouche, et voyant qu'elle avait les gardes semblables à celles de la clef de son coffre, le mystère fut bientôt éclairci. Il en fit l'épreuve sur l'heure, et je m'imagine qu'il ne manqua pas de dire ; j'ai enfin attrapé le rat et le serpent qui m'avaient tant fait la guerre, et qui me mangeaient mon bien.

Je ne manquerai pas à vous dire non plus ce qui se passa pendant les huit jours qui suivirent mon malheur, car je n'étais pas de ce monde, et je ne pouvais pas savoir ce qui s'y passait. Ce que je vais vous raconter, je l'ai su de la propre bouche de mon maître, qui ne manquait pas d'en faire le conte à tous ceux qui se rendaient dans la chambre, dès que je fus revenu à moi ; ce qui ne fut que le troisième jour.

Je me trouvai alors couché sur ma paillasse, la tête toute barbouillée d'onguent, et embéguinée de linges et d'emplâtres. Je demandai, tout étonné, ce que c'était; et le Curé en se moquant encore, ma foi, mon cher ami, me dit-il, j'ai donné la chasse aux rats et au serpent qui me ruinaient. Je me considérai moi-même à ces paroles; me voyant si mal accommodé, je compris une partie de la vérité.

Il entra un moment après une vieille femme et quelques voisins, qui se mirent à me développer la tête, et à me panser. Me voyant revenu, ils en témoignèrent de la joie, et dirent que, puisque j'avais repris mes esprits, je n'en vaudrais pas moins. Ils se remirent sur le conte de l'accident qui m'était arrivé; pendant que j'avais le cœur serré de douleur, il me fallut encore avaler toutes les railleries qu'ils en firent. Mais contre mauvaise fortune, bon cœur : on me donna à manger, dont j'avais tant de

besoin, que je pensai ne jamais me rassasier.

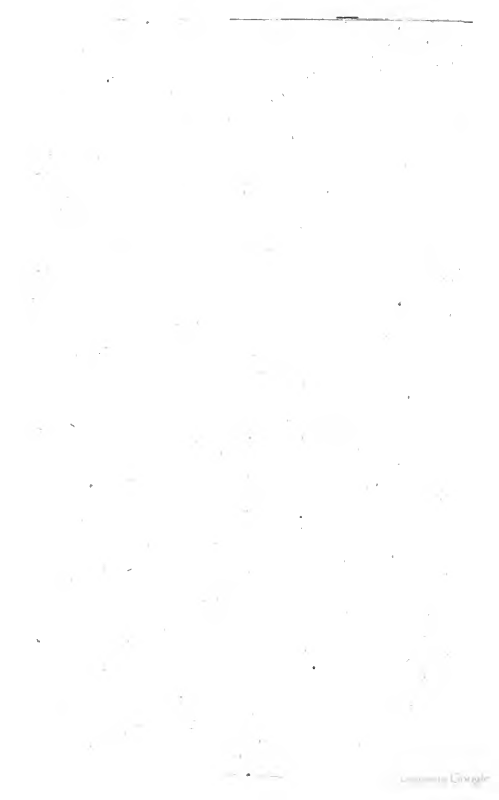
Je commençai peu à peu à mieux me porter, et au bout de quinze jours, je fus tout-à-fait hors de danger, mais non pas sans faim, et sans ressentir encore bien du mal. Le lendemain du jour que je quittai le lit, mon charitable Curé me prit par la main, me fit passer la porte, et m'ayant mis dans la rue, à demi-guéri comme j'étais; Lazarille, me dit-il, tu n'es plus à moi. Va-t-en chercher maître, et Dieu te conduise! je n'ai pas besoin d'un valet si vigilant. Il faut absolument que tu ayes été garçon d'Aveugle. En faisant de grands signes de Croix, comme s'il avait vu le Diable, il se retira dans sa maison, et ferma la porte après lui, me congédiant sans me donner seulement un demi-blanc.





Lazarille entre au service d'un ecuyer
qui l'interroge de son pays.

Inventé et Gravé par S. Ranconnette



CHAPITRE X.

Lazarille se met au service d'un Ecuyer, et ce qu'il lui arrive avec lui.

Je n'eus pas la force de rien dire à ce ladre Curé, ni de lui rien demander. Je marchai comme je pus, avec l'aide des bonnes gens; et je me traînai jusques en cette ville de Tolède, où par la grâce de Dieu, ma plaie fut fermée au bout de quinze jours.

Tant que mon mal dura, les charités ne me manquèrent point; mais dès que je fus guéri, chacun me disait; il te fait bon voir gueuser à l'âge où tu es; travaille, travaille, vaurien; mets-toi au service de quelque bon maître qui te fasse gagner ta vie. Et où est-il donc, ce maître, disais-je entre mes dents? Où voulez-vous que je l'aille chercher? Ne dirait-on pas qu'on en

trouve de tout fait au marché ? Comme j'allais ainsi en mendiant de porte en porte sans trouver grand'chose, car la charité était fort refroidie, je rencontrai dans la rue une espèce d'Ecuyer assez bien vêtu, qui marchait d'un pas grave et affectait un air de qualité. Après que nous nous fûmes entre-regardés : Petit garçon, me dit-il, cherches-tu maître ? Oui, Monsieur, lui répondis-je. Suis-moi donc, ajouta-t-il : il faut que tu ayes dit ce matin, en te levant, quelque oraison de grande vertu, que tu sois bien aimé de Dieu, puisqu'il t'a fait la grâce de te trouver sur mon chemin. Je le suivis, rendant grâces au Seigneur de ce que j'entendais, et du bonheur que l'habit et la bonne mine de cet homme me faisaient attendre auprès de lui.

C'était le matin que j'avais fait cette rencontre de bonne espérance. L'Ecuyer me fit courir après lui la moitié de la ville. Nous traversâmes tous les marchés,

où l'on vendait le pain et les autres denrées, et je n'attendais que le moment qu'il m'en allait charger. Je le souhaitais de bon cœur, c'était justement l'heure de se pourvoir. Il passa pourtant sans y regarder, et je disais en moi-même : ce n'est pas ici sans doute qu'il fait sa provision, et nous allons en quelqu'autre endroit pour cela. Nous marchions cependant toujours, sans nous arrêter, et la promenade dura jusqu'à onze heures, que nous nous trouvâmes devant la grande église. Il y entra et moi après lui. Je le vis assister fort dévotement à la messe et à tous les offices. Il ne branla point que tout ne fût dit, et que tout le monde ne fût sorti.

Quand cela fut fait, nous sortîmes et nous enfilâmes, à grands pas, la première rue. Je marchais légèrement sur les pas de mon nouveau maître, et je disais en moi-même : j'étais ma foi bien sot de penser qu'un homme de cette sorte se dût amuser à acheter des provisions;

je pouvais bien m'imaginer que c'était l'affaire de son maître d'hôtel, ou d'un cuisinier pour le moins. Et me représentant le dîner que nous allions trouver prêt chez lui, l'eau m'en venait à la bouche; je crus déja en avoir part.

Une heure sonna, et nous arrivâmes devant une maison, où l'Ecuyer fit halte, et moi aussi. Il se développa de son manteau, et le mit sur le bras gauche, tira de la main droite une clef de sa poche et ouvrit la porte. Nous entrâmes dans cette maison par un passage obscur et de mauvais augure: il est vrai qu'il était suivi d'une petite cour, et de quelques chambres assez raisonnables.

Etant dedans, il quitta son manteau; après avoir demandé à voir mes mains, et trouvé que je les avais nettes, nous le secouâmes doucement, et nous le pliâmes. Il souffla sur un banc de pierre qui se trouvait là, et il le mit dessus. Cela fait, il s'assit sur le même banc, m'interrogea fort longtemps de mon pays,

et voulant savoir comment j'avais fait pour venir à Tolède; je lui rendais raison de tout le plus brièvement que je pouvais, et avec cela je trouvai l'entretien assez long pour des gens qui n'avaient pas encore dîné. Il me semblait qu'il était temps de mettre la nappe, et de dresser la soupe, et non pas de s'amuser à des curiosités inutiles.

CHAPITRE XI.

Le Dîner par cœur.

APRÈS que j'eus appris à mon Ecuyer tout ce qu'il voulait savoir de moi, appuyant sur les endroits où il fallait me donner force bonnes qualités, et passant légèrement sur ceux qui ne m'auraient point fait honneur, il demeura quelque temps à rêver sans me rien dire.

J'étais devant lui, planté sur mes pieds, mes deux mains dans mon chapeau, avalant ma salive, et le regardant avec de grands yeux qui lui disaient de temps en temps, Monsieur, quand dînerons-nous? Cependant deux heures sonnèrent, et je ne le voyais non plus remuer pour cela qu'un trépassé. D'ailleurs cette porte fermée, ce silence où était toute la maison, ces murailles toutes nues, et ces chambres que je voyais


Digitized by Google



L'Ecuyer ne donne que de l'eau à Lazarille
qui s'attendoit à un bon repas.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette

par les fenêtres basses qui donnaient dans la cour, sans siéges ni escabelles, tables ni tréteaux, non pas même un méchant coffre, comme je l'ai déja dit : tout cela ne me promettait rien de bon, et il me semblait être dans une retraite à sorcier.

L'Ecuyer revint tout-à-coup de sa rêverie, et me dit : As-tu dîné, mon enfant ? Vraiment non, Monsieur, lui répondis-je ; comment l'aurais-je fait ? je vous suis depuis huit heures du matin. Pour moi, ajouta l'Ecuyer, j'avais déja déjeûné, lorsque je t'ai rencontré, et quand cela m'arrive, comme il m'arrive quelquefois, il faut que tu saches que jusqu'au soir je ne mange rien ; accommode-toi comme tu pourras, jusqu'au souper.

En vérité, je faillis tomber de ma hauteur à ces cruelles paroles, non tant de la faim que de voir le malheur obstiné qui me persécutait. En cet instant, toutes mes souffrances passées me revin-

rent en mémoire ; et il me souvint surtout du pressentiment que j'avais eu, lorsque je balançais de quitter le service du Curé, dans l'appréhension de trouver quelque maître encore plus misérable que lui. Me contraignant le plus que je pus, je lui dis : Vous êtes bien bon, Monsieur, de penser cela ; du naturel dont je suis, le manger, Dieu merci, ne me fait point de peine, et tous les maîtres que j'ai servis en rendraient bon témoignage. C'est une grande vertu dans un jeune homme, interrompit l'Ecuyer et je t'en aime davantage ; il n'appartient qu'aux pourceaux de se souler, et la sobriété est le caractère d'un honnête homme. Je t'entends, dis-je en moi-même : mais que maudite soit à jamais cette qualité qui plaît si fort à tous les maîtres que je sers, et je ne sais où diable ils ont trouvé qu'un pauvre valet doive crever de faim pour être de mise.

Je me rangeai dans un coin de la cour, et je me mis à manger quelques

morceaux de pain qui m'étaient restés de la charité des bonnes gens. Il s'en aperçut et me dit : Viens çà, garçon, que manges-tu donc là ? Je m'approchai de lui et lui montrai le pain, ne pouvant pas lui faire d'autre réponse, parce que j'en avais la bouche pleine.

Il en prit un morceau le plus gros et le meilleur des trois que je lui présentais, et me dit, par ma foi, ce pain me paraît bon. Il est trop rassis et trop dur pour être encore bon, Monsieur, lui dis-je. Je jure qu'il l'est, répliqua-t-il ; qui te l'a donné ? celui qui l'a pétri avait-il les mains nettes ? Je l'ai pris sans m'en informer, lui répondis-je, et je le mange sans dégoût, comme vous le voyez. Dieu veuille que cela soit, continua mon misérable Ecuyer, et portant le pain à sa bouche, il se mit à le manger avec autant d'appétit que je faisais du mien, disant, à chaque morceau : Parbleu ! ce pain-là est excellent.

Comme je vis qu'il y allait de si bon

appétit, je trouvais bon d'avancer la besogne, de peur que, s'il eût fini le premier, il n'eût eu la civilité de m'aider à achever le reste.

Nous travaillâmes si bien l'un et l'autre, que tout fut fait en même temps. Il secoua légèrement avec la main quelques miettes qui lui étaient tombées sur le devant de son pourpoint. Il entra dans une espèce d'office, en tira un vieux pot tout ébrêché; et après qu'il en eût bu, il m'invita à boire aussi; je lui dis, faisant le sobre, je n'en ai pas besoin, Monsieur; je ne bois pas de vin. C'est de l'eau aussi, me dit-il; tu peux en boire sans scrupule. Je pris le pot et je bus, ou je fis semblant de boire : car ce n'était pas la soif qui me tourmentait.



L'Ecuyer montre à Lazarille la façon de faire son lit.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette



CHAPITRE XII.

Le lit de l'Ecuyer. Le souper remis, et pourquoi. La mauvaise nuit. L'épée de l'Ecuyer.

Nous passâmes le reste du jour, lui à m'interroger, et moi à lui répondre de mon mieux ; et la nuit étant venue, il me fit entrer dans la chambre d'où il avait tiré le pot à l'eau, et il me dit : Mon enfant, faisons mon lit afin que tu puisses remarquer comment il faut s'y prendre et le faire tout seul après. Je passai d'un côté et lui de l'autre, cela fut bientôt fait et bientôt compris. Son lit consistait en une claie de roseaux, soutenue sur deux méchants tréteaux mal affermis ; son linge y servait de matelas, mais il était trop sale et trop noir pour en voir la couleur, et en trop petite quantité pour en faire la figure. Nous

l'ajustâmes pourtant, le remuant seulement pour dire que nous l'avions fait; mais c'était du temps perdu, car ce diable de matelas était si mince, qu'étendu sur la claie, vous auriez compté les roseaux par-dessus l'un après l'autre, tout comme vous compteriez les côtes d'un carré de mouton étique. Nous étendîmes sur le tout une vieille couverture, dont je n'ai pu deviner la couleur. Cela étant fait, Lazarille, me dit-il, il est bien tard, ce me semble; il y a loin d'ici au marché: tu sais qu'il ne manque pas de filous par la ville: faisons comme nous pourrons; une nuit est bientôt passée, et demain Dieu nous aidera. Comme j'étais sans valet, je n'ai pas pu faire mes provisions, et j'ai été obligé, tous ces jours-ci, de manger en ville comme j'ai pu; mais cela ne sera plus ainsi. Eh! Monsieur, lui dis-je, que cela ne vous fasse point de peine; je sais bien passer une nuit sans manger, et deux aussi, s'il en est besoin. Tant mieux pour ta santé,

me répondit-il ; car, comme je l'ai dit tantôt, tu vivras plus longtemps : il n'y a rien au monde pour se bien porter, que de manger peu. Si vous le prenez-là, dis-je en moi-même, je ne dois jamais mourir : j'ai toujours vécu de régime depuis que je me connais, et grâces au ciel, j'espère de continuer ainsi le reste de mes jours.

Il se mit au lit, se faisant un chevet de ses chausses et de son jupon enveloppés l'un dans l'autre, et il me fit coucher à ses pieds ; mais au diable, si je fermai l'œil de toute la nuit ; les roseaux de la claie et mes os pointus ne cessèrent point de se quereller et de se chamailler ensemble. Je n'avais pas une livre de chair sur tout mon corps, tant il était atténué par la diète et par les travaux que j'avais soufferts ; et j'avais d'ailleurs une rage de faim qui ne pouvait pas s'accorder avec le sommeil.

Je ne fis toute la nuit, Dieu me le pardonne, que me maudire mille fois

moi-même, aussi bien que ma mauvaise fortune, et dans la contrainte où j'étais obligé de me tenir, de peur d'éveiller mon maître par le bruit de la claie, je demandai cent fois à Dieu qu'il m'ôtât du monde. Nous nous levâmes sitôt qu'il fut jour. L'Ecuyer commença à nettoyer et à secouer ses habits, il s'habilla tout à son aise : je lui donnai à laver ses mains, il se peigna, et mettant son épée dans les pendants de sa bandoulière : si tu savais, Lazarille, me dit-il, quelle lame c'est ! je ne la donnerais pas pour tout l'or du monde ; le plus fin acier de Damas n'est, en comparaison de celle-ci, que du fer de Bretagne ; tiens, continua-t-il, la tirant du fourreau, et la faisant glisser entre ses doigts, j'en voudrais couper un cheveu en l'air : et moi, dis-je en moi-même un pain de quatre livres avec mes dents, quoiqu'elles ne soient point d'acier.

Il la rengaina, se la ceignit, pendit à

son col un gros chapelet, et d'un pas grave, le corps droit et étendu, relevant le bout de son manteau sous le bras gauche, la main droite sur le côté, et tournant la tête et le corps d'une manière galante, il sortit enfin, en me disant : Lazarille, prends garde à la maison, pendant que je m'en vais à la messe; fais cependant le lit et la chambre, et après tu t'en iras au ruisseau remplir notre cruche. Mais surtout ferme bien la porte, de peur des larrons ; et parce que je pourrais venir ici avant toi, tu mettras la clef au trou que voilà, par la chatière.

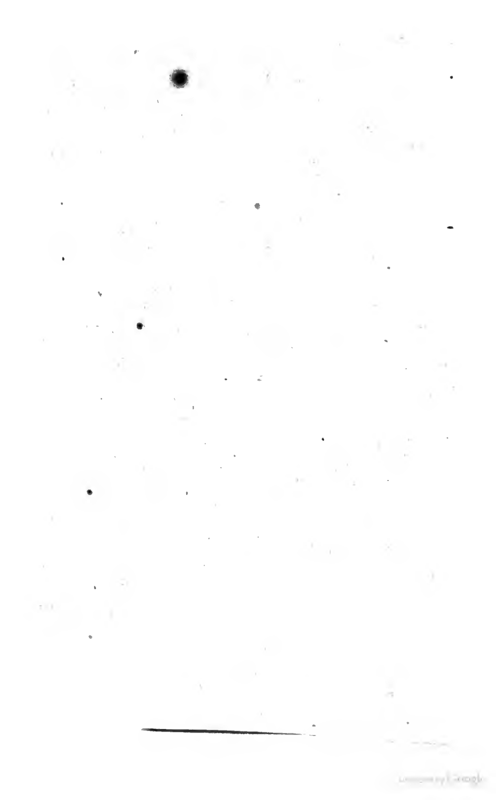
Il me quitta après ces mots, marchant d'un air à faire croire, à qui ne l'aurait pas connu, que c'était le duc d'Arcos en personne, ou du moins, son premier gentilhomme. Béni soyez-vous, seigneur, dis-je en le regardant aller, qui n'envoyez jamais la maladie sans le remède ! Qui est celui qui, rencontrant mon maître, ne jurerait pas, à voir son

visage content, qu'il soupa très-bien hier au soir, qu'il a reposé toute la nuit dans un bon lit, et que tout matin qu'il est, il ait déja fait un déjeûner de prince ? et cependant, vous le savez, seigneur, si le monde l'ignore. En vérité, qui ne serait pas pris à cette démarche si noble, et à cet habit si propre ! et qui pourrait s'imaginer qu'un gentilhomme ainsi fait, a passé toute la journée d'hier avec ce misérable morceau de pain que Lazarille, son très-humble valet, avait porté un jour et une nuit dans sa poche, parmi ces guenilles, où il ne pouvait pas avoir pris une forme trop ragoûtante ! Certes cela passe l'imagination.



Lazarille demande son pain.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette



CHAPITRE XIII.

Le déjeûner. Lazarille, pourvoyeur de l'Ecuyer.

Je demeurai ainsi sur la porte, tout extasié, les bras croisés sur l'estomac, et les yeux attachés sur l'Ecuyer, jusqu'à ce qu'il eût tourné le coin de la rue. L'ayant perdu de vue, je rentrai dans la maison. Je la parcourus du haut en bas, sans y trouver quoi que ce fût à ranger ou à faire, que le misérable lit. L'ayant fait, je pris la cruche et m'en allai au ruisseau. Comme j'y fus arrivé, j'aperçus mon maître dans un jardin, qui s'entretenait avec deux dames masquées. C'étaient de celles qui se sont fait un métier d'aller déjeûner le long de ces rivages, à la fraîcheur du matin, sans porter de quoi manger, dans l'espérance de trouver quelqu'un qui y pourvoirait;

et la libéralité de nos jeunes gens a donné cours à cet usage.

Mon Ecuyer était donc, comme j'ai dit, entre ces deux femmes, faisant le Ganimède, et leur contant mille douceurs, à ce que j'en pouvais juger du lieu où j'étais. Les bonnes dames le voyant assez attendri, j'entendis qu'elles lui demandaient la collation. Mais comme sa bourse était aussi froide que son estomac était chaud, il demeura tout court à ces compliments. Il lui prit une sueur froide, il changea de couleur, et comme il commençait, en brédouillant, à les payer de quelque méchante excuse, les dames qui connurent son faible, le plantèrent là, en lui disant des injures.

Je m'étais occupé, pendant cette comédie, à ronger quelques trognons de choux, ce qui me servit de déjeûner; et ayant rempli ma cruche, sans être aperçu de mon maître, je m'en retournai au logis en grande diligence, comme si je n'y avais pas touché. Je

voulus balayer quelques endroits de la maison qui en avaient le plus besoin ; mais je ne trouvai pas un méchant bout de balai en toute sa maison, et, ne sachant point à quoi m'occuper, je résolus d'attendre avec patience, jusqu'à midi, le retour de mon maître, espérant qu'il pourrait apporter quelque chose pour notre dîner.

Je l'attendis en vain; deux heures sonnèrent, il ne revint point. Je perdis patience ; et pressé par la faim, qui comme on dit, fait sortir le loup du bois, je sortis de ma tanière, fermai la porte, et ayant mis la clef où il me l'avait commandé, je m'en allai reprendre mon premier métier.

J'allai demandant mon pain, de porte en porte, d'une voix basse et languissante, le corps serré de mes deux bras, les yeux tournés vers le ciel, et le nom de tous les saints à la bouche; et je ne manquais pas de m'arrêter aux maisons qui avaient le plus d'apparence.

J'avais sucé, pour ainsi dire, ce métier avec le lait; et j'en avais appris tous les secrets et tout le fin de mon Aveugle, qui était un grand maître. Je me servis si bien de ses leçons en cette occasion, qu'avant que quatre heures fussent sonnées, malgré le peu de charité de nos bourgeois, et la récolte qui n'avait point réussi cette année, j'eus mis, par mon savoir faire, quatre bonnes livres de pain à l'abri dans mon corps, et deux livres pour le moins dans mes poches.

Je m'en retournai au logis, et passant par le marché, une bonne femme me donna, pour l'amour de Dieu, un morceau de pied de bœuf et un peu de tripes cuites. Je trouvai mon pauvre Ecuyer, qui avait déja plié son manteau; et l'ayant mis sur le banc, se promenait à grands pas dans la cour. Comme j'entrais, il vint à moi; je croyais que c'était pour me gronder d'être revenu si tard; mais Dieu l'avait fait d'une humeur plus pacifique. Il me demanda seulement d'où

je venais. Ma foi, Monsieur, lui dis-je, j'ai tenu bon jusqu'à deux heures sonnées, et ne vous voyant pas revenir, j'ai été par la ville me recommander à la charité des gens de bien : ils m'ont donné ce que vous voyez, ajoutai-je, en lui montrant le pain, et les tripes que j'avais mises dans une de mes basques.

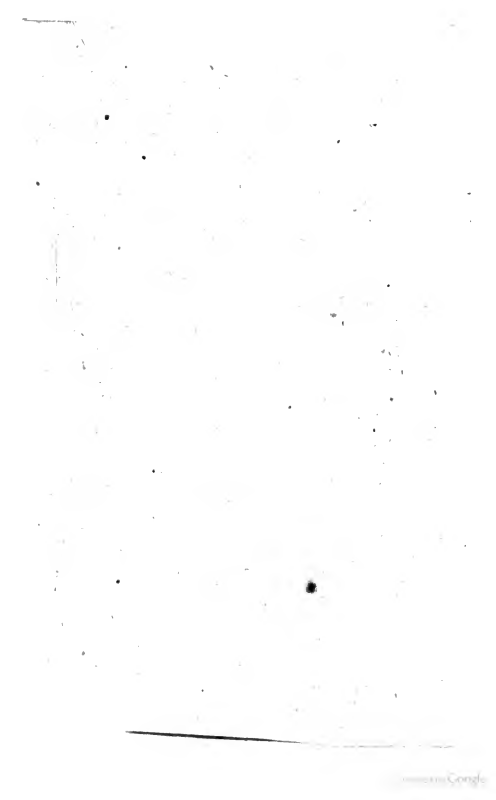
Je m'aperçus bien que cette vue le réjouissait. Il me dit pourtant, mon pauvre enfant, voyant que tu étais tant à venir, j'ai dîné; pour toi, tu as fort bien fait : il vaut mieux demander, au nom de Dieu, ce qui nous manque, que de l'aller dérober. Prends seulement garde, pour mon honneur, qu'il ne paraisse pas que tu sois à mon service. Cela te sera facile, je ne suis pas fort connu dans cette ville, et plût à Dieu n'y être jamais venu. Hélas! Monsieur, lui dis-je, et de quoi vous allez-vous mettre en peine? Le monde a autre chose à faire, que de venir me le demander, et je vous jure que je n'irai pas les chercher pour

leur en parler. Or mange donc maintenant, mon pauvre Lazarille, me dit-il, nous nous verrons bientôt à notre aise, s'il plaît à Dieu ; quoiqu'à te dire ce qui en est, cette maison me porte malheur. Depuis que j'y suis entré, tout bien me manque : il faut qu'elle soit placée sous quelque mauvaise étoile : il y a des maisons comme cela, qui ne sont pas heureuses, qui portent malheur à ceux qui y demeurent. Celle-ci est de ce nombre, il n'en faut pas douter ; mais je te promets qu'après que ce mois-ci sera passé, je n'y demeurerais pas, quand même on voudrait m'en faire présent.



Lazarille partage sa quête avec l'Ecuyer et mange le pied de bœuf.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette



CHAPITRE XIV.

Un pied de bœuf, bon à plusieurs sauces. La bourse de l'Ecuyer qui n'est bonne à rien.

JE m'assis cependant sur le bout du banc de pierre, et je me mis à manger, pour lui faire croire que j'étais encore à jeun. Je voyais, sans en faire semblant, mon familier Ecuyer, qui tenait les yeux attachés sur mon giron et sur ma basque, qui me servaient de table et de nappe.

Je prie Dieu d'avoir autant de pitié de moi, que j'en eus alors de ce pauvre homme. Je ressentais sa peine comme lui-même, et mon expérience me la rendait assez sensible. Je ne savais si je devais l'inviter. Comme il m'avait dit qu'il avait dîné, j'appréhendais qu'il ne se fît un point d'honneur de me refuser; mais enfin, je souhaitais sincèrement de le

tirer de la peine où je le voyais, et de lui faire part de mon bien, comme j'avais fait le jour précédent; aussi bien avais-je de quoi lui faire meilleure chère, et je n'en avais pas grand besoin pour moi.

Nous fûmes bientôt satisfaits l'un et l'autre. Il s'approcha de moi, en se promenant, et, dès qu'il me vit commencer à manger, il me dit: Lazarille, je n'ai jamais vu d'homme au monde qui mange de meilleure grâce que toi; et, à te voir faire, il n'y a personne à qui l'appétit ne vienne, quelque dégoûté, ou quelque rassasié qu'il soit. Ma foi, pensais-je en moi-même, avec la faim qui te presse, l'eau te viendrait à la bouche, à bien moins encore.

Mais voyant qu'il s'évertuait, et qu'il en venait où je l'avais souhaité, je voulus l'aider, de mon côté, et je lui dis: Monsieur, la bonne besogne fait le bon ouvrier. Ce pain est admirable, et ce pied de bœuf est si cuit et si bien assai-

sonné, qu'il ferait envie d'en manger à quiconque le verrait.

Comment! un pied de bœuf, s'écria-t-il, en m'interrompant. Oui, Monsieur, lui répliquai-je, un pied de bœuf. Ah! si cela est, reprit-il, j'ai à te dire que tu as là le meilleur morceau qui se mangera jamais, et qu'à mon goût, il n'y a ni perdrix, ni faisans qui le vaillent.

Voulez-vous en faire l'essai, Monsieur? Tenez, lui dis-je, en lui mettant le pied de bœuf entre les mains, avec deux morceaux de pain, les meilleurs que j'eusse; goûtez-en, vous verrez en effet que c'est un manger de roi, tant il est bien assaisonné.

Il s'assit à mon côté, et sans se faire prier davantage, il se mit à manger, ou plutôt à dévorer ce que je lui avais donné; et à peine les os s'en sauvaient-ils. Oh! disait-il, l'excellent morceau que ce serait avec un petit ragoût d'ail.

Oh! disais-je, à part moi, que tu le manges bien à une meilleure sauce!

Parbleu! ajouta-t-il à la fin, il faut avouer que j'ai mangé cela avec autant d'appétit, que si je n'avais rien mangé pendant le jour. Aussi est-il, comme vous le venez de dire, disais-je en moi-même, je n'en doute pas, je te jure.

Il me demanda le pot à l'eau que je trouvai tout plein, comme je l'avais apporté du ruisseau, et puisqu'il avait oublié de boire, jugez s'il s'était souvenu de manger. Après qu'il eût bu, il m'invita à faire de même, ce que je fis, et ainsi nous finîmes notre repas.

Nous passâmes huit ou dix jours de cette manière : c'est-à-dire, que mon pauvre hère de maître ne manqua point, chaque matin, d'aller humer l'air par les rues, avec cette démarche grave, et ces façons cavalières, me laissant le soin de lui procurer ses provisions.

Je faisais souvent réflexion sur le caprice de ma fortune, qui, après m'avoir tiré des mains de deux maîtres avares avec lesquels j'étais si mal nourri,

m'en avait fait rencontrer un, qui bien loin de me donner du pain, avait besoin que je lui en donnasse moi-même.

Je lui voulus pourtant du bien. Je voyais qu'il ne pouvait faire autre chose, et je le plaignais, sans lui en savoir mauvais gré. Souvent même je me privais de quelque chose pour pouvoir porter au logis de quoi lui faire manger.

Je fus entièrement éclairci de sa misère. Un jour, s'étant levé tout en chemise, pour aller à ses nécessités au haut de la maison, je fouillai dans son haut de chausses, qu'il avait laissé au chevet, et je n'y trouvai qu'une petite bourse de velours ras, toute repliée, dans laquelle il n'y avait ni argent ni marque qu'il y en eût eu depuis dix ans. Il est pauvre et misérable, disais-je, et personne ne peut donner ce qu'il n'a point. Combien de gens aujourd'hui sont bien mis et de bonne mine, et qui n'ont pas le sol dans la poche! Le

proverbe est vrai : *Tout ce qui reluit n'est pas or.*

Il n'en est point de même de l'avare Curé, et du vilain Aveugle, qui me faisaient mourir de faim, quoique Dieu leur donnât du pain de reste, qui ne coûtait à l'un qu'un *pax tecum*, et à l'autre un *Dieu vous le rende*. C'étaient ces tigres, que j'avais raison de haïr, mais pour le pauvre Ecuyer, il mérite qu'on ait pitié de lui, car il ne saurait mieux faire qu'il ne fait.

En vérité quand je rencontre encore aujourd'hui de semblables gens avec cet air de qualité, et cette démarche affectée, j'en suis touché de compassion, m'imaginant toujours qu'ils vivent dans une misère pareille à celle de l'Ecuyer.

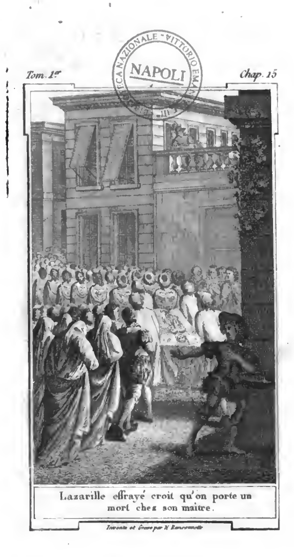
Avec cela j'aurais toujours préféré son service à celui des autres, pour les raisons que je viens de dire. Une chose seulement me déplaisait en lui ; c'était sa sotte vanité: j'aurais voulu qu'il se fût un peu mieux connu, et qu'il n'eût

pas fait tant de façons avec tant de pauvreté. Mais c'est un mal sans remède à l'égard de ces sortes de gens, et il serait inutile d'entreprendre de les guérir; car quoiqu'ils n'aient pas le vaillant d'un carolus dans leur poche, toutefois leur démarche superbe doit aller son train. Dieu veuille y remédier, autrement ils mourront en ce péché; cependant, faute de ces gens-là, on ne pourrait plus trouver à placer ce proverbe: *Gueux et glorieux.*

CHAPITRE XV.

Les extrémités où l'Ecuyer et Lazarille furent réduits par un Règlement de police. Dieu leur envoie une réale.

Cela ne m'embarrassait pas fort aussi avec mon Ecuyer; je vivais assez en repos auprès de lui, tout misérable qu'il était. Mais je ne tenais rien encore, et la fortune m'en gardait bien d'autres, à quoi je ne m'attendais pas. L'année se trouva, comme je l'ai déja dit, peu fertile en bled, ce qui donna lieu à un règlement de police, par lequel il fut ordonné que tous les pauvres étrangers eussent à sortir incessamment de la ville, à peine du fouet. Cela fut exécuté avec tant de rigueur, que, les quatre jours suivants, ce n'étaient que bandes de gueux qu'on mena et fouetta par les carrefours.



Lazarille effrayé croit qu'on porte un mort chez son maitre.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette

J'en fus si fort effrayé, que je n'osai plus risquer à demander mon pain. Il fallait voir l'abstinence où l'on vivait dans notre maison, et le silence que nous y gardions. Nous passâmes trois jours entiers sans manger un morceau, ni dire une parole. Bien me prit d'avoir fait connaissance avec quelques pauvres femmes du voisinage qui filaient du coton à faire des bonnets. Elles me sauvèrent la vie en cette occasion-là. Leur pouvoir n'était pas grand, et le secours que j'en tirai était de peu de chose, mais toujours assez pour m'empêcher de mourir de faim.

J'avais plus de pitié de mon Ecuyer que de moi-même. Au diable le pain qu'il mit sous la dent pendant huit jours; du moins sais-je bien qu'il ne se mangea rien chez nous de tout ce temps-là. Je ne sais ni de quoi il vivait, ni où il allait, ni ce qu'il faisait; mais si vous l'eussiez vu revenir chaque jour, le long de la rue, à midi sonné, le ven-

tre plat, le corps étiré, et alongeant le col comme un lévrier, il vous aurait fait pitié.

Il se plantait sur la porte, un cure-dent à la main, quoiqu'il n'y eût rien à curer à ses dents; mais il fallait en faire la grimace, pour son honneur; et, revenant toujours à ses moutons, il faut bien, disait-il, que ce soit cette maudite maison qui nous porte malheur, j'en suis toujours persuadé de plus en plus. Considérez, ajoutait-il en se tournant, comme elle est lugubre, triste et obscure. Il ne faut s'attendre à rien de bon, tant que nous y serons. Il me tarde bien que le mois ne soit achevé, pour en sortir.

Nous vivions en cette misère, persécutés de la famine, lorsqu'un jour, je ne sais par quelle machine, il tomba une réale au pouvoir de mon maître. Il vint au logis, aussi content que s'il eût eu le trésor de Venise; il me la donna, tout transporté de joie, et me dit : Tiens,

Lazarille, Dieu commence à ouvrir sa main. Va-t-en au marché, achète du pain, du vin et de la viande; il faut aujourd'hui crever un œil au Diable : et, afin que ta joie soit entière, sache, ami, que j'ai loué une autre maison, et que nous ne serons plus, dans ce logis de mauvais augure, que le reste de ce mois-ci. Que maudit soit le gîte, continua-t-il, sans me donner le temps de lui répondre, et celui qui y a mis la première pierre; c'est bien pour mon malheur que j'y ai mis le pied. Par-là morbleu, depuis que j'y demeure, il n'est entré dans mon corps, ni vin, ni viande, et je n'ai pas eu un moment de repos. Aussi, je crois qu'on aurait peine d'en trouver une plus mal percée, plus obscure et plus triste. Vas, et reviens vîte, nous allons dîner aujourd'hui comme de petits rois.

Je pris ma réale et ma cruche, et j'enfilai la rue, tirant vers le marché, avec la joie que vous pouvez vous imaginer;

mais cela ne dura guères, comme vous allez voir; car ma fortune ne me permit aucune joie, sans y joindre quelque obstacle.

Pendant donc que je marchais par la rue, remerciant Dieu du secours qu'il nous avait envoyé, et comptant par mes doigts, à quoi je pourrais employer mon argent, je vis paraître un mort, qu'on portait en terre, accompagné de plusieurs prêtres, et d'un grand convoi d'hommes. Je me rangeai contre la muraille pour leur faire place, et après que le corps fut passé, je vis une femme, apparemment celle du défunt qu'on allait enterrer, vêtue de deuil, et suivie de plusieurs autres femmes qui se tuaient de crier ; et pour bien témoigner l'excès de sa douleur, j'entendis qu'elle disait: Hélas! mon pauvre mari, où est-ce donc qu'on va vous mettre? On vous entraîne dans cette demeure triste et malheureuse, et dans cette maison lugubre et obscure, où jamais on ne boit ni ne mange.

Notre logis me parut si bien dépeint dans ce qu'elle disait, qu'il me sembla, entendant ceci, que le Ciel se joignît avec la terre, et l'épouvante me saisit tellement, que je m'imaginai qu'on allait effectivement porter ce mort chez nous.

Je traversai le convoi avec vîtesse, abandonnant le chemin du marché, et je courus en toute diligence vers notre maison, où étant entré, je fermai la porte, invoquant l'aide et l'assistance de mon maître, l'embrassant même afin qu'il vînt m'aider à en défendre l'entrée.

Il en fut d'abord un peu ému, croyant que c'était autre chose, et me dit: qu'est-ce qu'il y a, mon garçon? Pourquoi cries-tu? Qu'as-tu? et pourquoi fermes-tu la porte si précipitamment et d'une telle furie? Oh! Monsieur, lui dis-je, accourez ici promptement, car on nous apporte céans un mort. Comment un mort? me répondit-il. Je l'ai rencontré la haut dans la rue, lui dis-je, et sa

femme venait, disant : ô Dieu ! où est-ce qu'on te porte, mon pauvre mari ; on t'entraîne dans la maison triste et malheureuse, dans la maison lugubre et obscure, dans la maison où on ne boit ni ne mange ! On nous l'apporte droit ici, Monsieur.

Mon Maître ayant compris mes pauvres raisons, s'éclata si fort de rire, qu'il fut longtemps sans pouvoir parler. Cependant j'avais vérouillé la porte, et m'étais adossé contre, pour plus grande sûreté. Le convoi et le trépassé passèrent, et néanmoins je ne pouvais m'imaginer autre chose, sinon qu'on avait toujours envie de le porter chez nous. Mais enfin, après que mon maître fut plus soûl de rire que de manger, Il me dit : Il est bien vrai, Lazarille, que sur ce qu'a dit la veuve en allant, tu as eu raison de penser ce que tu as pensé ; mais puisque Dieu en a autrement disposé, et qu'ils passent outre, ouvre la porte et vas chercher à dîner. Monsieur, lui

dis-je, au nom de Dieu, laissez-les achever de passer la rue.

A la fin, mon maître voyant mon obstination, vint lui-même à la porte de devant, et l'ouvrit malgré moi ; car il fallut qu'il me forçât, tant j'étais ému par la crainte. Je sortis après cela et repris mon chemin du marché. J'achetai du pain, du vin et de la viande cuite, et je me rendis au plus vîte près de l'Ecuyer. Notre repas était magnifique et nous fûmes les plus contents du monde tant qu'il y eut de quoi manger. Ce fut le seul jour où je me rassasiai dans cette triste et pitoyable demeure.

CHAPITRE XVI.

Les raisons qui avaient fait venir l'Ecuyer à Tolède. Il entretient Lazarille de ses biens et de ses talents, qui ne lui servaient de rien.

Je fus ainsi quelques jours avec l'Ecuyer, mon troisième Maître, desirant toujours de savoir ce qui l'avait fait venir à Tolède, ayant reconnu, dès le premier jour que j'étais avec lui, qu'il était étranger, par le peu de connaissances qu'il avait en cette ville : ma curiosité fut enfin satisfaite. Un jour, se trouvant plus content qu'à l'ordinaire, parce que nous avions eu raisonnablement de quoi dîner, il me raconta toutes ses affaires.

Il me dit qu'il était de Castille la Vieille, et qu'il n'avait quitté son pays, que pour n'être pas obligé d'ôter le chapeau à un homme de qualité de son



Lazarille sent son malheur en voyant les créanciers de l'Ecuyer.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette

voisinage. Mais, Monsieur, lui dis-je, s'il était au dessus de vous par sa naissance et par ses richesses, comme vous l'avouez, il me semble que vous pouviez le saluer le premier, sans vous faire tort, puisque, de son côté, il ne manquait pas de civilité. Tout cela est vrai, me dit-il. Il était plus puissant que moi, il me rendait le salut; mais enfin, il devait commencer une fois, et me forcer à me laisser saluer le premier en me prenant la main, lorsqu'il voyait que je la portais au chapeau.

Pour moi, Monsieur, dis-je, il me semble que je n'y aurais pas regardé de si près.

Oui, toi, interrompit-il, qui es jeune encore, et qui n'es pas capable de ces sentiments d'honneur qui font aujourd'hui toute la richesse des gens qui en font profession. Mais apprends que tout simple Ecuyer que je suis, si j'avais rencontré un prince par la rue, et qu'il ne m'eût pas ôté le chapeau, je dis bien

ôté, je saurais morbleu fort bien, à la première rencontre, entrer dans une maison, feignant d'y avoir affaire, ou détourner par une autre rue, avant qu'il s'approchât de moi, pour n'être pas obligé de le saluer. Vois-tu, continuait-il, Dieu et le roi exceptés, un gentilhomme ne doit rien à personne, et il n'est pas juste qu'il déborde d'un seul point de son droit, tant qu'il n'a rien à se reprocher d'ailleurs.

Il me souvient, poursuivait-il, qu'un jour je fis confusion à un officier de chez nous, et je faillis à le battre, parce qu'en me rencontrant, il me salua d'un Dieu vous garde, Monsieur. Apprenez à parler, Monsieur le coquin, lui dis-je; vous croyez donc avoir affaire à quelque rustre comme vous, avec votre Dieu vous garde? Il ne se le fit plus dire après cela, et du plus loin qu'il me voyait, Il ne manquait pas de mettre le chapeau bas, et de parler comme il devait.

Je ne pus m'empêcher de lui dire,

en l'interrompant, comment, Monsieur, est-ce que de dire, Dieu vous garde, à un homme, c'est lui faire tort ? Que tu es sot, garçon, me répondit-il. Cela est bon à de petites gens; mais à une personne de ma qualité, on ne me doit pas moins donner qne du très-humble serviteur, ou du serviteur, tout court, si celui qui me parle est gentilhomme comme moi ; et tu peux voir par-là si c'était à tort que je ne pouvais m'accommoder de la manière d'agir de ce noble de chez nous, dont je t'ai parlé, qui, pour t'avouer tout, me venait aussi sangler d'un Dieu vous garde, en toutes les rencontres. Non, morbleu ! je ne souffrirai jamais au monde qu'autre que le roi, me traite de Dieu vous garde, à moins qu'il n'y mît un monseigneur, au bout pour l'adoucir.

Où suis-je donc tombé, dis-je à part moi, et quel secours dois-je espérer d'un homme qui trouve mauvais qu'on prie Dieu qu'il l'assiste lui-même ?

Je ne suis pas vraiment si misérable, continuait cependant l'Ecuyer, que je ne possède, chez nous, en pleine propriété, à seize lieues seulement des beaux coteaux de Valladolid, une grande place à bâtir des maisons, qui pourraient valoir deux cent mille maravedis, et davantage même, selon la dépense qu'on y voudrait faire. J'ai un colombier qui est ruiné présentement, à la vérité, mais à le faire rebâtir, ce serait une rente de deux cents pigeons. Je ne parle pas de cent autres choses de cette importance, que j'ai abandonnées, pour ne pas mettre mon honneur en compromis.

Je m'étais retiré en cette ville, croyant y trouver quelque bon établissement; mais les choses ne m'ont pas réussi comme je l'avais espéré. J'y trouve des ecclésiastiques avec lesquels je pourrais prendre parti, mais ce sont des gens avec qui on a son pain taillé, et qui ne feraient pas un avantage à un hon-

nête homme, quand tout le monde s'en mêlerait.

Il y a des marquis qui me souhaiteraient; mais il faut se mettre à tout, avec ces messieurs-là; et si vous marchandez, Dieu vous bénisse, ils vous donnent congé, sans argent; et il faut se contenter le plus souvent de ce qu'on en a pu tirer avec les dents. Tout au plus, lorsque le remords de conscience les prend, pour récompense de vos services, ils vous jettent à la tête quelques vieux habits, et croient, avec cela, que vous leur devez le reste.

Mais quand on a le bonheur d'entrer au service de quelque grand seigneur, on se tire de misère. Je ne sais à quoi en attribuer la faute, si c'est mon infortune, ou bien si c'est que je ne leur suis pas propre.

Il est bien sûr pourtant que si je trouvais quelqu'un qui me voulût prendre à son service, je me mettrais bientôt dans ses bonnes grâces, et je le

servirais à sa fantaisie. Je saurais lui mentir tout aussi bien qu'un autre, et me rendre agréable par tous les moyens qui sont aujourd'hui en usage. J'applaudirais indifféremment à toutes ses actions, bonnes ou mauvaises; je ne lui dirais jamais rien de fâcheux, quelqu'avantage qui pût lui revenir d'un bon avis. Je m'attacherais à ses intérêts, tant que les choses se passeraient sous ses yeux; mais je ne me tuerais pas de bien faire, lorsqu'il m'aurait perdu de vue; je lui témoignerais mon zèle, aux dépens des domestiques, que je gronderais toutes les fois que je serais à portée pour être entendu de lui; je saurais donner adroitement le coup d'aiguillon à ceux contre qui je le verrais en colère, en faisant semblant de les excuser; je dirais du bien de ceux qui auraient son approbation, et je raillerais impitoyablement ceux qui me déplairaient.

Je tiendrais registre exact des actions de tout le monde, pour pouvoir l'en

entretenir. Enfin, je saurais bien mettre en usage toutes ces belles manières qui sont si fort du goût des grands seigneurs d'aujourd'hui; car je sais vraiment qu'ils ne se piquent pas d'avoir auprès d'eux d'honnêtes gens; au contraire, ils les ont en aversion, les méprisent et les tiennent pour des bouches inutiles, gens qui n'entendent pas le monde, et dont l'entretien les fait bailler, au lieu de les divertir. Ce sont à peu près les maximes des courtisans du temps; et, comme tu vois, j'en sais ce qu'il en faut savoir, mais je ne suis pas assez heureux pour avoir une occasion de me produire. Mais, comme dit le proverbe, il n'y a pas de bonheur pour d'honnêtes gens; il faut faire tout autrement qu'on ne pense, pour réussir dans ce monde.

CHAPITRE XVII.

Comment l'Ecuyer fut interrompu. Inventaire de ses meubles. Il quitte Lazarille.

Mon pauvre Ecuyer était en si bon train, et il s'étendait avec tant de plaisir sur cette matière, qu'il n'aurait cessé de parler de longtemps, s'il n'eût été interrompu par un homme et une vieille femme qui entrèrent de compagnie; le premier, pour lui demander le loyer de la maison, et l'autre, le louage du lit.

Ils comptèrent ensemble, et il se trouva qu'il leur devait, pour deux mois, plus qu'il n'aurait pu amasser dans un an, c'est-à-dire, douze à treize réales.

Il leur donna de fort bonnes paroles, les assura qu'il allait sortir, pour changer une double pistole, et qu'ils n'avaient qu'à revenir sur le soir, pour toucher leur argent.

Tom. Ier   Chap. 17.



L'Ecuyer sauvé: Lazarille arrêté: la couverture mise en pièces par les créanciers.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette

Il sortit à la vérité, mais il ne revint plus. Ses créanciers ne manquèrent pas de se rendre chez nous, à l'heure arrêtée; mais ils furent obligés de remettre la partie au lendemain, parce qu'il était fort tard, et qu'ils ne le trouvèrent point. Je n'osai pas coucher seul au logis : j'allai chez nos voisines; je leur contai ce qui se passait; et je couchai chez elles.

Le matin, les créanciers revinrent à la charge, demandèrent aux voisines des nouvelles de l'Ecuyer; mais les oiseaux étaient dénichés. Les bonnes femmes leur dirent : Voici son valet, et la clef de la porte; c'est tout ce que nous savons.

Ils me demandèrent ce qu'était devenu mon maître; je leur répondis que je n'en savais rien, et qu'il n'avait plus paru depuis qu'il était sorti pour aller changer la double pistole; que j'appréhendais fort qu'il n'eût emporté la monnaie de la pièce, et ne nous eût plantés là.

Les créanciers ayant compris ce que je leur venais de dire, vont prendre un officier de justice et un greffier, reviennent tous quatre ensemble, m'appellent, prennent la clef, font venir des témoins, ouvrent la porte et entrent, pour se saisir des effets de mon maître, autant qu'il en faudrait pour payer ce qu'il leur devait.

Ils parcourent toute la maison, et ils la trouvent aussi vide que je l'ai déjà dit. Ils me demandèrent qu'étaient donc devenus les meubles, les coffres, les tapisseries et la batterie de cuisine. Je ne sais ce que vous me demandez, leur répondis-je.

Assurément, dirent les créanciers, on a tout enlevé cette nuit. Saisissez-vous du valet, monsieur l'Officier, il faut qu'il nous donne des nouvelles de l'endroit où les meubles ont été portés.

L'Officier vient à moi, et, me prenant par le collet de mon habit, me dit, pour m'effrayer, que, si je ne décou-

vrais tout, il m'allait faire jeter dans une basse fosse.

Je ne m'étais jamais trouvé en pareilles noces. J'avais été souvent pris par le collet, mais à petit bruit, et d'une manière moins brusque; savoir, en conduisant l'Aveugle, afin de lui montrer le chemin qu'il ne voyait pas. La peur me prit, et je promis, en pleurant, de dire tout ce qu'ils voudraient.

Voilà qui est bien, me dit l'Officier, en se radoucissant; réponds donc à tout, et n'aye point de peur.

Le greffier s'assit sur le banc de pierre, pour écrire son inventaire, et me demanda en quoi consistaient les biens de l'Ecuyer.

Monsieur, lui dis-je, mon maître, à ce qu'il m'en a dit lui-même, a une fort belle place, propre à bâtir des maisons. Il a, outre cela, un colombier : il est vrai qu'il est à présent ruiné.

Bon, dirent ces créanciers, pour peu que cela puisse valoir, il y en aura tou-

jours assez pour nous payer; mais en quel endroit de la ville se trouvent donc la place et le colombier? me demanda le greffier.

C'est en son pays, et non pas en cette ville, répondis-je. Par ma foi, nous voilà bien, dirent-ils ensemble. Et de quel pays est-il donc? continua le greffier.

Il m'a dit qu'il était de Castille-la-Vieille, répliquai-je. L'officier et le greffier s'éclatèrent de rire, à cette dernière réponse, et dirent à ceux qui les avaient appelés : Il n'en faut pas savoir davantage, et en voilà assez pour vous payer, quelque grande que soit la somme qui vous est due.

Voyez-vous, Messieurs, leur dirent les voisines, qui avaient toujours été présentes, vous parlez à un pauvre innocent qui n'est avec l'Ecuyer que depuis peu de jours, et qui ne sait non plus ses affaires que vous. Hélas! le pauvre enfant est tous les jours chez nous; nous lui faisons toute la charité

que nous pouvons, et nous l'avons empêché, jusqu'ici, de mourir de faim.

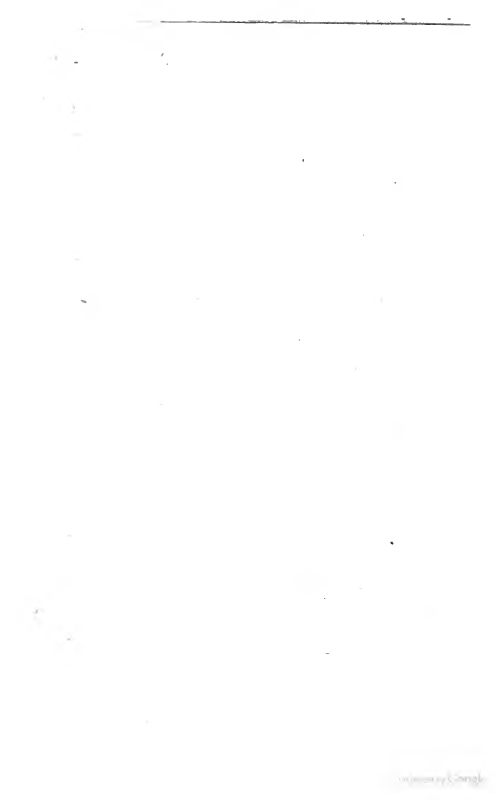
Quand on eut reconnu mon innocence, on ne me demanda plus rien. L'homme et la vieille n'en furent pas quittes à si bon marché. Il fut question de savoir qui paierait les frais : il y eut grand bruit sur cela. L'officier de justice et le greffier demandèrent leurs vacations.

Les créanciers prétendaient que, puisqu'il n'y avait rien dans la maison, et qu'il n'y avait point de saisie à faire, il n'y avait point aussi de vacations à payer. Les officiers avançaient qu'ils avaient abandonné des affaires où il y avait beaucoup à gagner, pour venir à celle-ci, sur leur parole.

Enfin, après avoir crié et bien tempêté de part et d'autre, pour conclusion, l'officier et le greffier chargèrent de la vieille couverture, qui appartenait à la vieille femme, un sergent qui vint à passer fort à propos devant cette maison.

Quoique la charge fût assez légère, il ne fut pas seul à la porter; les officiers et les créanciers se mirent à la tirailler chacun par un bout, jouant à qui l'aurait; et les plus faibles, se laissant entraîner aux plus forts, ils allèrent je ne sais où vider leur différend. Je ne vous dirai pas ce qui en arriva par la suite; mais je jurerais bien que la couverture paya pour tous, car elle n'était pas dans un état à pouvoir résister longtemps à leurs secousses.

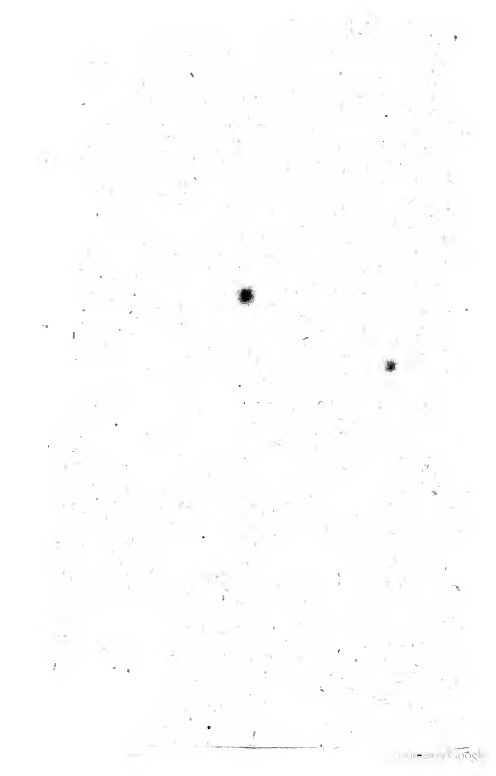
C'est ainsi que mon troisième maître m'abandonna, et que, par un destin assez bizarre, il m'arriva ce qui n'est peut-être jamais arrivé à d'autres qu'à moi; car on voit bien tous les jours, dans le monde, des valets qui quittent leurs maîtres, mais rarement des maîtres qui quittent leurs valets.





Lazarille au service d'un porteur de fausses bulles

Inventé et Gravé par N. Ransonnette



CHAPITRE XVIII.

Lazarille passe au service d'un Moine de la Merci, et ensuite à celui d'un Porteur de fausses bulles.

Il me fallut chercher un quatrième maître. Les bonnes voisines m'adressèrent à un moine de la Merci dont elles se disaient parentes. C'était un grand ennemi du chœur et de la table de communauté, qui n'aimait que le grand monde et les visites, et qui battait si bien le pavé, du matin jusqu'au soir, que je suis assuré qu'il usait plus de souliers lui seul, que tous les moines ensemble du couvent.

Je reçus de lui les premiers souliers que j'ai mis en ma vie ; mais, obligé comme j'étais de le suivre, je n'en eus pas pour huit jours. N'ayant pas d'ailleurs la force de supporter cette fatigue,

et ne pouvant m'accommoder de certaines sottises, que je passerai sous silence, je trouvai bon de le quitter.

Ma fortune me fit rencontrer un cinquième maître, porteur de fausses bulles, franc scélérat, s'il en fut jamais, et l'homme du monde le plus propre à faire marchandises des choses les plus saintes, et à trouver des inventions pour la débiter. Quand il arrivait dans un village, pour débiter ses bulles, il rendait sa première visite au curé ou à ses vicaires, pour les mettre dans ses intérêts par quelques petits présents, tels que des citrons, des oranges, des melons, des pêches, ou de quelque autre fruit, selon la saison, mais de peu de valeur : il les gagnait par ce moyen, afin qu'ils favorisassent son dessein, en convoquant les paroissiens pour prendre ses bulles.

Avant que de les aborder, il savait déja ce qu'ils tenaient. Si c'étaient d'habiles gens, il n'avait garde de leur par-

ler latin ; il se contentait de leur faire ses compliments en espagnol : s'il rencontrait des ignorants ou de ceux ordonnés plutôt pour leurs biens que pour leur capacité, il faisait l'Aristote avec un grand galimatias qui ne signifiait rien et qui ne finissait point.

Quand il ne pouvait pas débiter ses bulles par de bonnes voies, il en prenait de méchantes sans scrupule : et s'il ne pouvait pas persuader ce qu'il voulait, les artifices ne lui manquaient point. Je n'acheverais jamais, si je m'amusais à insérer ici tous les détestables stratagèmes que je lui vis mettre en usage pendant que je fus avec lui. Je ne veux en raconter qu'un seul, qui vous fera voir sa méchanceté, son peu de religion, et sa fourberie.

Il y avait deux ou trois jours qu'il prêchait pour ses bulles, dans un lieu du diocèse de Tolède ; mais quoiqu'il n'oubliât rien, à son ordinaire, pour les faire valoir, personne ne venait à lui

pour en prendre, et il n'y avait pas apparence qu'on remuât. Il en était au désespoir, et se donnait au diable qui lui inspira sans doute le damnable stratagème dont il se servit.

Il fit donc savoir au peuple qu'il était sur le point de se retirer, et qu'il prendrait congé, le lendemain, après avoir fait la dernière publication de sa bulle.

Il avait avec lui un Officier de Justice, pour le soutenir, avec lequel il se mit à jouer après le souper. Ils feignirent une contestation sur quelques coups, et ils en vinrent à de grosses paroles.

Mon Maître appela l'Officier larron, et celui-ci l'appela faussaire; le premier se saisit d'une demi-pique qu'il trouva sous sa main, et l'autre mit la main à l'épée.

Aux cris que nous fîmes, les hôtes et les voisins accoururent et se mirent au milieu d'eux, qui firent en apparence tout ce qu'ils purent pour se rejoindre, et pour s'entretuer.

Mais le monde, qui arrivait en foule, attiré par le grand bruit qu'ils faisaient, leur en ôtant tout moyen, ils se mirent de nouveau sur les injures, et l'Officier ne manqua pas d'appeler vingt fois mon maître faussaire, et de lui reprocher qu'il avait fabriqué lui-même les bulles qu'il débitait.

Comme l'on vit qu'il n'y avait pas moyen de les mettre d'acord, on emmena l'Officier dans une autre maison, et le porteur de bulles demeura dans l'hôtellerie, avec toutes les marques d'un homme fort irrité. Les hôtes et les voisins firent encore tous leurs efforts pour l'appaiser; mais il n'y gagnèrent rien; et le sommeil les pressant, ils lui donnèrent le bon soir, se retirèrent, et nous nous couchâmes.

Le lendemain matin, mon maître se rendit à l'Eglise, fit sonner la messe et le sermon pour distribuer sa bulle au peuple, qui s'y assembla en foule.

Ceux qui avaient été témoins du dé-

bat du jour précédent, ne manquèrent pas de publier ce qu'ils avaient ouï dire à l'Officier; et en un moment, il n'y avait personne qui ne sût ce qu'il y avait à soupçonner de la bulle.

A entendre murmurer les villageois, je crus nos affaires perdues en ce lieu-là, et j'aurais volontiers dit à mon maître ce que j'en pensais, si je l'eusse osé.

Le commissaire, mon maitre, étant monté au pupitre, commença à animer par sa prédication les assistants à prendre sa bulle, et à les exhorter de ne point ajouter foi aux médisances qu'on en faisait, et de ne point mépriser un si grand bien et l'Indulgence.

Etant au milieu de son sermon, l'Officier entra dans l'église par la grande porte; il fit d'abord son oraison, ensuite de quoi, il se leva et commença à dire d'une voix haute et posée : Messieurs, faites, je vous prie, reflexion à ce que j'ai à vous dire; par ce petit, mais important discours; après quoi, je vous

laisse la liberté de juger de la fausseté ou de la vérité de ce que le commissaire vous a voulu persuader.

Je me suis laissé séduire par ce faussaire qui vous prêche, lequel ayant profité de ma faiblesse a su m'engager, afin que je le favorisasse en cette affaire, dont nous devions partager le gain ; mais ayant reconnu le tort que je ferais à ma conscience et à vos biens, et me repentant d'ailleurs du fait ; je vous déclare ouvertement que les bulles qu'il prêche sont très-fausses, que c'est lui seul qui en est l'auteur, et afin que vous ne le croyez ni n'en preniez, je vous proteste devant Dieu et toute l'assemblée, que je ne m'en mêle plus directement ni indirectement, et que je le quitte dès-à-présent, lui et son faux commerce, vous prenant, Messieurs, tous et chacun en particulier, à témoins, afin que si, par la suite, il vient à être arrêté et châtié, je puisse me justifier de l'avoir quitté, et de vous avoir avertis

de ses fourberies et de ses méchancetés.

Ayant ainsi fini son discours, quelques gens de bien qui se trouvaient près de lui, voulurent se lever et mettre le sergent dehors, afin d'éviter le scandale; mais mon maître les en empêcha, et commanda que, sur peine d'excommunication, ils ne le troublassent en aucune manière, mais qu'ils lui permissent de dire tout ce qu'il voudrait, et prêtassent le silence.

Comme il vint à se taire, mon maître lui dit, que s'il en voulait dire davantage qu'il le dît. Le sergent lui répondit : j'ai bien autre chose à vous dire touchant vos fourberies ; mais cela suffit pour le présent.

Sur quoi le commissaire s'étant mis à genoux devant le pupitre, joignit ses mains, et regardant le ciel, il dit : Seigneur Dieu, à qui rien n'est caché dans ce monde, et qui savez tout ce qui se passe, à qui rien n'est impossible, et qui pouvez tout, vous savez la vérité,

et vous connaissez combien injustement on me blâme. Je lui pardonne, Seigneur, du fond de mon ame l'injustice qu'il me fait, afin que vous me pardonniez de même, et afin que vous ne fassiez aucune attention à celui qui ne sait ce qu'il fait ou ce qu'il dit. Mais quant à l'injure qu'il vous fait, je vous prie, Seigneur, de ne point dissimuler davantage, afin que ceux qui avaient dessein de prendre cette sainte bulle, puissent être dissuadés des faussetés de ce calomniateur, et ajoutent foi à la vérité de mes paroles : je vous supplie donc de faire en sorte que, par un prompt miracle, le monde soit convaincu de la vérité, et que si ce que vient de débiter ce misérable est véritable, et que j'y aye la moindre malice ou fausseté, que ce pupitre fonde sous moi, et s'abyme sept toises sous terre, d'où jamais je ne paraisse.

Ou si ce que je dis contient la vérité, et que cet inspiré du Diable, afin d'empêcher et priver les auditeurs d'un si

grand bien, mente, il soit châtié et que sa malice soit connue de tous.

A peine mon dévot maître eut-il achevé son discours, que le fourbe d'Officier fut culbuté. Il tomba à la renverse et donna un tel coup sur le pavé, que j'aurais cru qu'il s'était cassé la tête. Il se mit aussitôt à hurler et à se débattre des pieds et des mains, avec des grincements et des contorsions horribles.

Les assistants en furent tellement épouvantés, que leurs cris et le bruit qu'ils faisaient les empêchèrent de se pouvoir entendre les uns les autres. Les uns, touchés de compassion, disaient : Dieu veuille le secourir, Dieu le délivre. Les autres, moins miséricordieux, dirent: Il est bien châtié, et sa calomnie mérite une telle récompense.

Les plus hardis d'entre eux se jetèrent sur lui. Les uns lui saisirent les mains, et les autres les jambes. Jamais méchante mule ne desserra coups de pieds avec plus de roideur que le malicieux Officier.

Ils étaient plus de quinze hommes sur lui, sans pouvoir en être les maîtres; et, s'ils s'oubliaient jusqu'à lui laisser une main ou un pied libre, ce n'était pas impunément, et les ruades et les coups de poing recommençaient de plus belle.

Pendant tout ceci, le sieur mon maître resta à genoux devant le pupitre, les mains jointes et les yeux élevés au ciel, et était tellement transporté en la divine essence, que ni les pleurs, ni les cris, et le bruit que l'on fit dans l'Eglise, ne purent le détourner de sa divine contemplation.

Quelques braves gens s'approchèrent de lui, et l'ayant réveillé à force de crier, ils le prièrent de vouloir assister ce pauvre malheureux qui se mourait; et de n'avoir aucun égard au passé ni à ses calomnies, puisqu'il en avait souffert une juste punition. Mais que s'il pouvait quelque chose pour le délivrer du péril et du mal qu'il endurait, il le fît pour l'amour de Dieu, d'autant plus qu'ils

connaissaient évidemment la faute du coupable, et sa vérité et sa bonté, vu le prompt châtiment de Dieu.

Le sieur Commissaire, comme qui se réveille d'un doux somme, les regarda de même que le malheureux Officier et ceux qui étaient autour de lui; puis il leur dit fort humblement, Messieurs, ne vous amusez pas à intercéder pour un homme en qui Dieu s'est bien voulu venger aussi évidemment. Mais puisque le même Dieu nous commande d'ailleurs de ne point rendre le mal pour le mal, nous le pourrons supplier, avec confiance, qu'il accomplisse ce qu'il nous commande, sa Majesté pardonnant à celui qui l'a offensé, en voulant mettre obstacle à sa sainte foi. Allons tous l'en supplier.

Etant descendu du pupitre, il leur recommanda de prier très-dévotement Notre-Seigneur de vouloir pardonner à ce pécheur, et de lui rendre sa santé et son bon sens, chassant le Diable hors

de lui, si sa Majesté divine en avait permis l'entrée dans son corps, pour ses grands péchés.

Ils se jetèrent tous à genoux et commencèrent à chanter avec les prêtres, devant l'autel, d'une voix basse, les litanies, pendant qu'avec la croix et l'eau bénite, le sieur mon maître alla vers le sergent, sur lequel, après avoir chanté, les mains et les yeux levés au ciel, il commença une oraison autant longue que dévote, par laquelle il excita les pleurs des assistants, ainsi qu'il arrive ordinairement aux sermons de la passion, faits par quelque habile prédicateur à des auditeurs dévots, suppliant le Seigneur, puisqu'il ne voulait pas la mort du pécheur, mais sa conversion et vie, qu'il lui plût pardonner et donner vie et santé à cet entiché du Diable, afin qu'ayant reconnu ses péchés, il vînt à se repentir, confesser ses péchés et publier la grande miséricorde de Dieu à son égard.

Cela fait, il fit apporter la bulle et la lui mit sur la tête, et aussitôt le pauvre sergent commença peu à peu à revenir. D'abord qu'il eut repris son bon sens, il se jeta aux pieds du sieur Commissaire, et, lui demandant pardon, il confessa que tout le mal et toutes les médisances qu'il avait dites provenaient de l'inspiration du Diable ; tant à cause du tort qu'il en souffre, que pour se venger de lui, et empêcher que, par la distribution de ses bulles, il n'arrivât un grand bien au peuple chrétien.

Le Commissaire mon maître lui pardonna, et ils contractèrent une nouvelle amitié ensemble, ce qui causa tant d'empressement parmi les assistants à prendre la bulle, qu'il n'y eut presque ame vivante dans tout le bourg, maris et femmes, garçons et filles, valets et servantes, qui n'en voulût avoir. Il n'y eut qu'un petit nombre des plus huppés villageois qui comprirent le mystère et qui s'en passèrent.

La nouvelle du prétendu miracle se répandit bientôt par les villages circonvoisins; de sorte que quand nous y arrivâmes, il n'était besoin d'y faire sermon, n'y d'aller à l'Eglise, d'autant qu'on venait prendre nos bulles en si grande quantité dans la maison, comme si c'eût été des poires que l'on eût données *gratis*.

Je vous avoue franchement, que lorsqu'il joua le tour, j'y fus pris comme beaucoup d'autres; mais les railleries que je lui en entendis faire depuis avec l'Officier, m'éclaircirent de tout, et je reconnus parfaitement la méchanceté du porteur de fausses bulles.

Je l'eus en horreur depuis cela, et je ne fus pas longtemps sans le quitter, après l'avoir servi environ six mois, non sans beaucoup de fatigues.

CHAPITRE XIX.

Lazarille, Valet de Peintre, Marchand d'Eau, Recors, et enfin Crieur public.

Je me mis ensuite avec un Peintre grossier, pour broyer les couleurs ; mais je me lassai bientôt de faire ce métier ; et, comme je me voyais déja grand, je songeais à chercher quelque emploi qui me fût plus propre et plus utile, lorsqu'un jour, entrant dans la grande église, un Chapelain m'envisagea, et, me trouvant à son gré, il me prit à son service et me donna en charge un âne, quatre barriques et un fouet, avec quoi je me mis à vendre de l'eau par la ville.

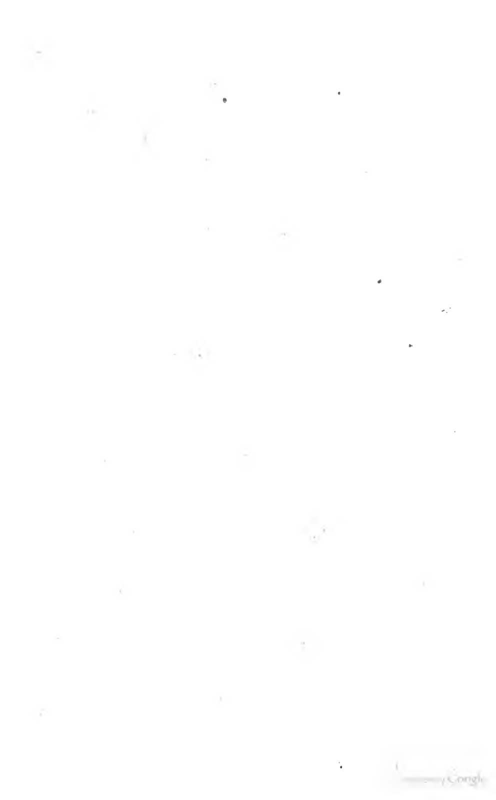
Ce fut là le premier pas que je fis vers le bon temps : nous avions réglé nos affaires de cette manière : je donnais trente maravedis par jour au Chapelain ;





Lazarille remet au Chapelain son âne et ses barriques.

Inventé et Gravé par S. Ransonnette



le samedi, je travaillais pour moi, et j'avais, outre cela, tout ce que j'avais pu gagner dans la semaine, par-dessus les trente maravedis par jour.

Je ménageai si bien mon fait, qu'au bout de quatre ans, je me trouvai en état d'acheter, chez les fripiers, un vieux habit bien propre, et une épée à garde antique, du temps de Roland.

Me voyant si brave, je remis à mon maître, l'âne et tout l'attirail, lui faisant connaître que je n'étais pas homme à m'amuser plus longtemps à cette gueuserie, et je pris congé de lui.

Ayant quitté le Chapelain, je pris parti avec un Officier de justice pour lui servir de Recors, mais je ne m'arrêtai pas longtemps avec lui. Je n'eus pas le cœur au métier, depuis une nuit que quelques bretteurs réfugiés de peur de la justice, sortant des lieux qui leur servaient d'asyle pendant le jour, nous donnèrent la chasse à grands coups de bâtons et de pierres. Mon maître qui fut assez sot

pour les attendre , en fut maltraité ; mais, pour moi, je leur fis connaître que j'avais des jambes, et que je savais bien m'en servir.

Je pris congé de l'Officier peu de temps après, et ne pensai plus qu'à trouver quelque emploi, où je pusse vivre en repos, et mettre quelque chose à couvert pour ma vieillesse. Le bon Dieu m'a assisté, et m'a fait choisir un métier où je trouve fort bien mon compte.

Graces à mes amis et à quelques personnes de qualité, j'ai un office royal, après lequel j'avais couru longtemps, parce que je voyais, qu'il n'y avait du bien que pour ceux qui en avaient de pareils.

Je l'exerce aujourd'hui avec honneur et profit : l'office consiste à mettre en vente, par les carrefours, le vin qui se débite en cette ville ; demander des nouvelles des choses égarées, faire les enquêtes et criées, accompagner ceux que la justice a condamnés, et faire savoir

au peuple leurs bonnes qualités; en un mot, je suis Crieur public.

Cet emploi m'a si bien réussi, et je m'y suis trouvé si propre, qu'il n'y a plus à travailler que pour moi. Si quelqu'un a du vin à vendre, s'il est égaré quelque chose, ou s'il arrive quoi que ce soit, où un crieur soit nécessaire, on ne s'adresse plus qu'à Lazarille de Tormes; et l'on ne croirait pas y réussir, si un autre que lui s'en mêlait.

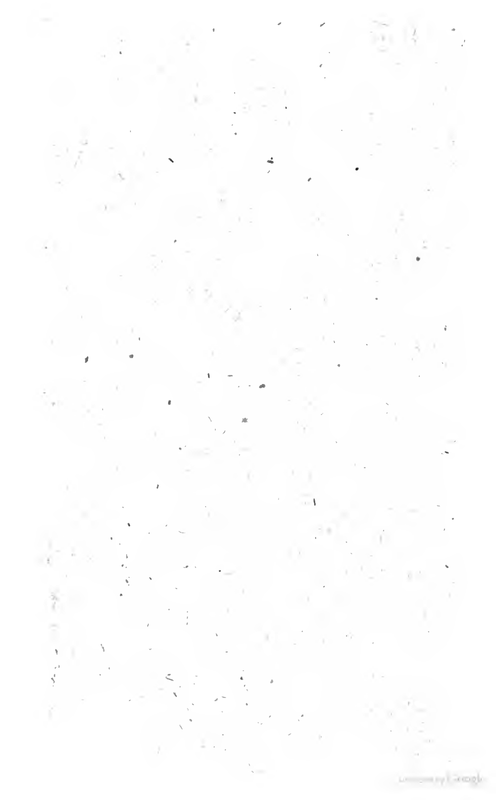
CHAPITRE XX.

Lazarille se marie avec la Servante d'un Corrégidor, et devient mari très-commode.

J'ai l'honneur d'être employé par monsieur le Corrégidor, mon patron, et c'est un vieux garçon qui n'a jamais voulu se marier : je lui crie ses vins depuis quelque temps ; et, m'ayant trouvé homme de bien et bon ménager, il m'a marié avec sa servante.

J'ai considéré qu'il ne me pouvait revenir que du bien d'un parti comme celui-là ; je l'ai laissé faire, je me suis marié, et je ne m'en repens pas.

La femme qu'il m'a donnée, est une bonne ménagère ; et monsieur le Corrégidor m'assiste et me protége, à sa considération. Il lui fait présent tous les ans, à diverses fois, de la valeur d'une charge de blé ; la viande ne me manque



Tom. 1er

Chap. 20.



Le Corrégidor réconcilie Lazarille avec sa femme.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette

pas à Pâques, et de temps en temps le couple de petits pains. Je profite de ses vieux habits, et il nous a loué une petite maison joignant la sienne. Nous dînons chez lui presque tous les Fêtes et Dimanches.

Mais les mauvaises langues, qui ne manquent jamais, ne nous veulent pas laisser vivre en repos, et disent ce qui leur plaît, sur ce que ma femme va faire sa chambre et lui apprête à manger. Mais Dieu bénisse les causeurs, et leur fasse connaître le tort qu'ils ont de médire des gens d'honneur. De mon côté, je sais bien, quoi qu'ils veulent dire, que ma femme ne sait ce que c'est que de s'amuser à ces sottises qu'ils entendent.

Cependant, ce qu'il y a de vrai, c'est que monsieur le Corrégidor m'a promis bien des petites choses, que je crois qu'il me donnera ; et, pour me mettre l'esprit tout-à-fait en repos, il me souvient qu'un jour il me parla fort à cœur ouvert devant ma femme même.

Lazarille de Tormes, mon ami, me dit-il, qui voudra s'arrêter aux mauvaises langues, fera toujours mal ses affaires. Je te dis cela, parce que peut-être te voudra-t-on faire trouver mauvais que ta femme vienne si familièrement chez moi; mais moque-toi de tout ce qu'on te pourrait dire, et sois assuré que je vis avec elle en tout bien et en tout honneur. Après tout, ce ne seront pas les causeurs qui te donneront du pain, lorsque tu en manqueras.

Je vous ai, Monsieur, toutes les obligations du monde, lui dis-je, il est bien vrai que certaines gens me sont venues dire quelque chose, qui peut aller là, et m'ont même assuré, plus de trois fois, puisqu'il faut vous dire franchement ce qui en est, qu'avant mon mariage, ma femme que voilà, avait eu trois enfants de vous.

Je n'eus pas lâché la parole, que ma femme se prit à faire des serments si horribles, que j'avais peur que la mai-

son n'abymât. Puis elle se mit à pleurer à chaudes larmes, donnant mille malédictions à ceux qui s'étaient mêlés de son mariage.

J'aurais voulu être mort, et que les paroles que je venais de dire, ne fussent jamais sorties de ma bouche. Mais nous fîmes tant, monsieur le Corrégidor et moi, et nous lui dîmes tant de choses, que nous l'obligeâmes à finir ses lamentations.

Je lui promis sur mon honneur de ne lui faire de ma vie de pareils reproches, et je l'assurai qu'elle pouvait entrer à toutes les heures du jour et de la nuit chez le Corrégidor, et y faire tout ce que bon lui semblerait, sans craindre que j'y trouvasse à redire; qu'au contraire, elle me ferait le plus grand plaisir du monde, d'en user avec toute sorte de liberté, puisque j'étais assuré qu'elle était la plus honnête femme de Tolède.

Avec cela, nous demeurâmes tous

trois d'accord et amis comme auparavant.

Depuis, nous n'avons jamais eu de querelle sur ce chapitre-là; au contraire, lorsque quelqu'un prétend me venir donner des avis, je lui romps en visière, et je lui dis nettement : Voulez-vous que je vous croie mon ami ? Ne me dites rien, s'il vous plaît, qui me puisse donner du chagrin. Surtout je n'aime point qu'on me vienne brouiller avec ma femme ; je l'aime plus que qui que ce soit au monde, et plus que moi-même ; et j'ai mille grâces à rendre au bon Dieu, des biens qu'il me fait, depuis qu'il nous a mis ensemble ; j'en reçois tous les jours plus que je n'en mérite.

C'est une honnête femme, s'il en fut jamais ; j'en ferai tel serment qu'on voudra ; et tout homme qui m'en parlera autrement, doit se résoudre à s'égorger avec moi.

Après cette déclaration que j'ai faite

à tous ceux qui ont voulu se mêler de mes affaires, personne ne me vient plus rompre la tête, et j'ai trouvé le moyen par là de conserver la paix dans ma maison.

CHAPITRE XXI.

Lazarille fait connaissance avec les Allemands de la suite de l'Empereur Charles-Quint.

Sur ces entrefaites, l'Empereur Charles-Quint est venu en cette ville avec toute sa cour. Je ne dirai rien des grandes fêtes avec lesquelles on l'y a reçu. Cela n'est pas de mon histoire, et vous l'aurez appris d'ailleurs.

Ce qui me regarde, c'est que pendant qu'il a été ici, j'ai fait mille connaissances. Comme je ne vais jamais sans une bouteille de bon vin, et sans quelques fruits du pays, pour marque de mon métier, j'ai fait amitié avec quantité d'Allemands de sa suite; et, comme je ne me fais pas haïr du reste du monde, je me vois si appuyé, que quand j'aurais commis un meurtre, ou que je serais tombé



Débauche de Lazarille avec les allemands de
la suite de Charlequint.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette

dans quelque plus grand malheur, avec les amis et le support que j'ai, je m'assure que je me tirerais d'affaires.

Pendant que mes Allemands étaient ici, je les allais enlever chez eux pour les conduire au cabaret, où était le meilleur vin, et nous nous en donnions si bien et si beau, que tel qui y était allé de lui-même, ne s'en retournait plus chez lui, que l'on ne l'y portât à quatre. Et le meilleur était, que Lazarille de Tormes n'y mettait pas un blanc du sien.

Vraiment oui, ils auraient bien souffert que j'eusse mis la main à la bourse. Ils faillirent à me battre deux ou trois fois, que j'en voulus faire le semblant. *Point, point, Monsir Lezard Tormet,* me disaient-ils en leur jargon; *vous vous moquer de monte ; fermez, fermez vot l'argent dans li vot bourse ;* voulant dire que je me moquais du monde, et que j'enfermasse mon argent : qu'où ils étaient présents, nul ne devait payer un seul denier.

J'adorais l'humeur de ces gens-là, et j'en étais d'autant plus charmé, que je ne les quittais jamais, sans revenir chargé de pain, de jambon, de langues de mouton, et de toutes sortes de viandes salées d'un goût admirable, tant ils la savaient bien assaisonner avec le bon vin et les épices.

Ils m'en remplissaient mes basques et mes poches avec tant de profusion, que nous avions à manger ma femme et moi, pour toute une semaine, de ce qu'ils me donnaient à chaque fois.

La bonne chère me faisait repasser avec plaisir sur la faim que j'avais autrefois endurée, et j'e rendais de bon cœur graces à Dieu de tout. Mais, comme dit le proverbe, *le bon temps ne dure pas toujours.* La cour a quitté Tolède, et mes chers Allemands, à leur départ, m'ont fort pressé de les suivre, et de ne me mettre en peine de rien.

Mais me souvenant d'un autre proverbe qui dit : *Mieux vaut un tiens que*

quatre tu l'auras, je les ai remerciés fort honnêtement de toutes leurs bontés, et nous nous sommes dit adieu avec mille embrassades.

Ma foi, si je n'avais été marié, c'était une affaire faite, et je ne les quittais plus, tant je me plaisais en leur compagnie. Aussi faut-il avouer qu'ils mènent une vie bien douce.

Vous voyez des gens sans cérémonie; qui portent le cœur sur la bouche; qui entrent sans difficulté dans le plus petit cabaret, comme dans le palais du Prince, et qui ne dédaignent point de saluer jusqu'au moindre bouchon, pourvu que le vin en vaille la peine.

C'est une Nation ronde et franche, et toujours si bien fournie de monnaie, que je ne demanderais jamais à Dieu de meilleure rencontre que la leur, toutes les fois que la soif me pourrait prendre.

Mais l'amour que j'ai pour ma femme et pour ma petite fille que Dieu m'a

donnée, m'a arrêté. Je tâche de me consoler avec elles de la solitude, où mes Allemands m'ont laissé. Car quoique je sois dans une grande ville, et assez connu et bien venu partout, j'aperçois tant de choses blâmables, qu'il me semble être dans un désert.

En vérité, je ne sais ce que je deviendrais; sans ma petite Therèse; je dis ma petite, car je suis fort guéri des soupçons qui m'étaient venus sur quelques traits de ressemblance que j'avais cru voir sur son visage : mais ma femme, qui ne voudrait pas mentir pour rien du monde, d'une manière à convaincre le plus obstiné, m'a dit qu'elle était de moi.

Enfin j'en ai l'esprit tout à fait en repos. Et je ne pense plus qu'à passer doucement ici le reste de mes jours, à lui amasser un bon mariage. Je comptais que mes aventures finiraient en cette ville avec ma vie ; mais comme il arrive bien des accidents dans le monde, et

que j'en ai eu ma bonne part, vous verrez, cher lecteur, dans la seconde partie de mes aventures, celles qui m'ont été les plus funestes, malgré tous les événements fâcheux que j'ai déja essuyés. Vous saurez par la suite comment je m'en suis tiré et que la Providence n'abandonne jamais l'homme qui a confiance en elle.

Fin du Premier Volume.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

Fin de la Table du premier Volume.





